



unesco

Association des anciens
fonctionnaires de l'UNESCO

Association of Former
UNESCO Staff Members

DES HISTOIRES D'ENGAGEMENT



**GRAND ANGLE
TRANSHUMANCE**



NO MORE PLASTIC



**CHARLES MASSON
OF AFGHANISTAN**

NOUS CRÉONS LIEN(S)

Directeur de la publication : Patrick Gallaud

Rédacteur en chef : Patrick Gallaud

Comité de rédaction : Frances Albernaz, Jean Audouze, Odile Blondy, Maha Bulos, Doudou Diene, Ana Dumitrescu, Neda Ferrier, Geneviève Fougère, Malcolm Hadley, Ali Kazancigil, Georges Kutukdjian, Laurent Lévi-Strauss, Claudine Monteil, Georges Poussin, Jacques Rao, Josette Romme-Chastanet, Germán Solinís, Wolfgang Vollmann

Secrétaires de rédaction : Dorine Maarek

Traductions : Frances Albernaz, Margo Triouleyre

Cheffe rubrique Femmes : Claudine Monteil

Cheffe rubrique Sciences : Josette Romme-Chastanet

Chef rubrique La bibliothèque de l'AAFU : Wolfgang Vollmann

Cheffe rubrique Trésors de l'UNESCO : Maha Bulos

Impression : UNESCO

Direction artistique, maquette, édition numérique (www.afus-unesco.org) : Romain Marchand

LIEN/LINK est édité et diffusé grâce au soutien de l'UNESCO.

Crédits photo

1^{re} et 4^e de couverture : Francesca Pasetti
Pages 4 et 5 : Fabienne Gilot
Page 6 : Giorgio Trovato sur Unsplash
Page 9 : Aleksandar Andreev sur Unsplash
Pages 11 et 31 : Alvaro Serrano sur Unsplash
Page 12 : Daniel Costa sur Unsplash
Pages 13, 21, 22, 23, 25, 26, 27 et 30 : Fabienne Gilot
Page 14 : Nicola di Niro
Pages 18 et 30 : Francesca Pasetti
Pages 33, 34 et 35 : AAFU — Patrick Gallaud
Page 36 : Ian Dooley sur Unsplash
Page 37 : UNESCO, tous droits réservés
Page 38 : Naja Bertolt Jensen sur Unsplash

Page 39 : Collection personnelle de Rosalie Mann
Page 41 : UNESCO/Dominique Roger, CC BY-SA 3.0 IGO
Page 43 : Mercedes Bosquet sur Unsplash
Page 43 : Famille Keller
Page 44 : Famille Millward
Page 45 : Krzysztof Maksimiuk sur Unsplash
Page 47 : The Climate Reality Project sur Unsplash
Page 49 : Ed Robertson sur Unsplash
Page 52 : Nils Nedel sur Unsplash
Page 53 : AAFU
Page 55 : Elise Neuilly

ÉDITO

Des histoires d'engagement Patrick Gallaud	4
---	---

MÉMOIRES

From the league of Nations to UNESCO: Intellectual Cooperation and Multilateralism at the Service of Peace Seng Sengsavang	6
--	---

UNESCO

Relier les universités du monde : les premiers pas du programme UNITWIN/Chaires UNESCO Marco Antonio Rodrigues Dias	9
--	---

JE VOUS ÉCRIS

Je vous écris de Brasilia Claudio Menezes	11
--	----

GRAND ANGLE

Transhumance Dossier coordonné par Fabienne Gilot	13
--	----

JE VOUS ÉCRIS

Je vous écris de Samarcande Patrick Gallaud	31
--	----

FAITS MARQUANTS DE LA 43ÈME SESSION DE LA CONFÉRENCE GÉNÉRALE	33
--	----

TRÉSORS DE L'UNESCO

Aldine : Painter of visions Maha Bulos	34
---	----

FEMMES

Le défi du plastique nous concerne tous Rosalie Mann, entretien avec Claudine Monteil	36
--	----

HISTOIRE

Il y a 51 ans René Maheu nous quittait Georges Poussin	39
---	----

Quelques petites choses que j'ai apprises de lui Georges Kutukdjian	40
--	----

HOMMAGES

Thomas Keller et Michaël Millward	41
Les collègues qui nous ont quittés	43

AAFU

Regards sur nos sorties culturelles Geneviève Fougère et Pilar Morel Vásquez	45
---	----

BIBLIOTHÈQUE

Charles Masson of Afghanistan Wolfgang Vollmann	47
--	----

PRATIQUE

Adresses utiles	49
-----------------	----

AAFU VOYAGES

Un voyage en Egypte Raúl Boyle	50
-----------------------------------	----

DES HISTOIRES D'ENGAGEMENT

Patrick Gallaud

Président de l'AAFU – Directeur de la rédaction

La transhumance. Nous avons choisi ce thème pour célébrer à notre manière « l'Année internationale des parcours et des éleveurs pastoraux » proclamée par l'Assemblée générale des Nations Unies en 2026. En raison aussi de son inscription sur la liste représentative du patrimoine culturel et matériel de l'humanité en 2019. Le dossier était alors porté par l'Italie, la Grèce et l'Autriche. Et voilà que la France, l'Espagne, l'Albanie, l'Andorre, le Luxembourg, la Croatie et la Roumanie ont manifesté par la suite leur intérêt en vue d'aboutir à une reconnaissance et à une inscription sur la liste en 2023. Il s'agit bien d'un intérêt viral qui ne cesse de s'élargir, puisque des pays extraeuropéens souhaitent rejoindre maintenant ce réseau qui pourrait alors devenir mondial.

C'est dire l'intérêt que la communauté internationale porte à cette pratique ancestrale qui s'avère être d'une étonnante actualité, comme en témoigne ce dossier interdisciplinaire, coordonné par Fabienne Gilot.

Comme l'écrit Pierre Julos, éleveur transhumant, « Pour moi, la transhumance n'est pas seulement une tradition à préserver : c'est une réponse concrète aux défis environnementaux, agronomiques et humains de notre temps ».

Praticiens, experts, sociologues, géographes, réunis dans ce « grand angle », racontent, chacun à sa façon, combien la transhumance est bien plus qu'une histoire d'animaux et d'hommes déplacés. En filigrane, on comprend vite qu'il s'agit aussi d'hommes et de femmes engagés.

L'engagement, il en est aussi question dans l'interview de Rosalie Mann conduite par Claudine Monteil. L'autrice de « No More Plastic », loin de faire du « plastic bashing », nous livre un témoignage engagé visant à sensibiliser l'opinion publique et les gouvernements afin qu'ils prennent rapidement les mesures appropriées.

Et que dire de Charles Masson, archéologue, numismate, véritable découvreur amateur de richesses artistiques de l'Afghanistan trop peu connues, mais dont l'œuvre a inspiré de très

nombreux

chercheurs ?

Wolfgang

Vollmann, dans

la recension qu'il

fait du livre de Gordon

Whitteridge, dresse le

portrait de cet homme

infatigable et engagé.

Ce numéro de LIEN/LINK sort au moment où se tient notre Assemblée générale annuelle.

Une occasion de se retrouver, mais aussi de remercier toutes celles et ceux qui, au quotidien, font vivre l'AAFU : les membres du COMEX et du Comité de rédaction, ainsi que tous les bénévoles qui nous entourent. Ils contribuent, chacun avec leurs talents, à faire vivre notre association pour le bénéfice de tous.

Encore de très belles histoires d'engagements !



FROM THE LEAGUE OF NATIONS TO UNESCO: INTELLECTUAL COOPERATION AND MULTILATERALISM AT THE SERVICE OF PEACE

Eng Sengsavang, referent archivist,
UNESCO Archives

A century ago, the International Institute of Intellectual Cooperation (IIIC), the League of Nations precursor to UNESCO, opened its doors in Paris' Palais Royal on January 16, 1926. The Paris Institute was established by the League in 1924 to execute a general programme set up by the Geneva-based International Committee on Intellectual Cooperation (ICIC). The IIIC studied questions on education, cinema, press and radio, the sciences, literature and translation, art and archaeology, bibliography, libraries and archives, and copyright. To mark its inauguration and a major new publication on intellectual cooperation, UNESCO Archives, in collaboration with the co-editors of the publication and the UN Library & Archives Geneva, hosted a public event in the UNESCO Library. With the support of the Sharjah Book Authority and Northumbria University, *From the League of Nations to UNESCO: Intellectual Cooperation and Multilateralism at the Service of Peace* took place on February 27, 2026, both online and in-person.

The event highlighted the enduring relevance of intellectual cooperation as a transversal theme underpinning UNESCO's work and mission, the robust networks of scholarship around the topic of intellectual cooperation, and the importance of archives for this research. The event was also an opportunity to highlight the UNESCO Archives, including the five-year major project to digitize the core collections of the UNESCO Archives, generously funded by the Sharjah Book Authority of the United Arab Emirates. Before the event, in-person participants received a tour of the UNESCO Archives. The following is a summary of the event proceedings.

OPENING ADDRESSES

Opening remarks were provided by Omar Baig, Chief Information and Technology Officer, UNESCO. Speeches followed by eminent guests, H.E. Simona-Mirela Miculescu, Permanent Ambassador of Romania to UNESCO, former President of the 42nd session of the UNESCO General Conference, and H. E. Ali Abdullah Al

Ali, Permanent Ambassador of the United Arab Emirates to UNESCO. Thomas Chanussot, Senior Manager, Digital Security, Archives and Digital Assets Section, spoke on behalf of Adama Aly Pam, Chief Archivist. Finally, Blandine Blukacz-Louisfert, Chief, Institutional Memory Section, UN Geneva, intervened online.

PANEL ONE: Presentations and Conversations on the Book

The first panel opened with presentations by Daniel Lacqua and Martin Grandjean, co-editors of *'International Cooperation at the League of Nations: Shaping Cultural and Political Relations'*, volume 5 of the UN Historical Series published by the UN Library & Archives Geneva. Martin Grandjean, University of Lausanne, noted that the book includes chapters by some participants of the ICIC centenary conference in Geneva in 2022. That conference was also an opportunity to set up a collective bibliography on intellectual cooperation, which includes 400 titles over a century. The last 20 years have seen an explosion in literature on the topic. Daniel Lacqua, Northumbria University, described the organization of the book structure, highlighting different dimensions of the study of intellectual cooperation.

Sharing the floor, Lacqua and Grandjean presented various aspects of the history of intellectual cooperation. Daniel Lacqua provided a bigger picture of the post-World War I landscape, highlighting that culture is also a victim of war. Since World War I had also been fought in cultural terms, reconstructing culture and fostering a new spirit of cooperation were very urgent tasks. Universities and the material conditions of intellectuals were not necessarily a priority. One of the first actions in the League on intellectual cooperation was an inquiry into how to support intellectual life when academics

MÉMOIRE

or artists struggled to eat and live. Different figures reveal various aspects of intellectual cooperation: Marie Curie, Albert Einstein, Gabriella Radziwill, and Rabindranath Tagore. Martin Grandjean recalled that intellectual cooperation operated within an international bureaucracy of the 1920s and '30s. The IIIC as a gift of the French government was also a tool for French soft power. The International Educational Cinematography Institute in Rome, created by Mussolini's government, also showed soft power in action. The international treaty to create the Intellectual Cooperation Organization was ratified by a number of countries, but German troops entered Paris and it did not come to fruition. The treaties resumed in a new context of the UN. In 1936, Gonzague de Reynold, of the Swiss National Commission, remarked that efforts for intellectual cooperation could serve as a basis for a new civilization, or be recorded as a failure. It is interesting to see what historians say today. Daniel Lacqua noted that while similarities exist from intellectual cooperation with the UN and UNESCO, the latter, from its early years, had ambitions to reach broader audiences. The work with students by the League and by UNESCO illustrates these ruptures and continuities. UNESCO operated in a new geopolitical landscape marked by the Cold War.

Elisabet Carbó-Catalan, University of Barcelona, discussed language and translation policies in the Intellectual Cooperation Organization. The archives of the IIIC and the League of Nations illustrate the structural, transversal role of translation for global connectedness. Digitized materials in the UNESCO Archives also enable researchers to quantify language use. Translation was a practical activity for the conduct of business, but also a technical activity, essential to fields such as museums, the circulation of scientific abstracts and articles, and especially literature. Studying translation reveals how some states tried to use the intellectual field for legitimation, power, and cultural diplomacy. The intellectual field, in this case literature, used the political field for market construction and to reinforce the social function of culture. There was a mutual interest in this cooperation. UNESCO and the UN broadened the official languages, but English and French remain the languages of work. We can ask whether the symbolic effects of language use continue to shape, to the same extent, decisions related to language and translation policy.

Gabriel Galvez-Behar, University of Lille, noted that the IIIC and League of Nations archives demonstrate the importance of being able to trace the networks of actors and institutions of intellectual cooperation. The IIIC and ICIC produced actions that may appear as failures, but fruitful failures, since they still produce effects today. The question of the restoration of intellectual life after World War I included a concern for the material conditions of intellectual workers after the war. The ICIC and the IIIC took up this question through a series of projects. One in which Marie Curie played a key role explored the idea of intellectual property rights for scientists. These reflections continued at UNESCO from the 1950s on the idea of the rights of scholars. The investment in statistical resources at UNESCO was also a legacy of intellectual cooperation. The UNESCO archives are essential for following the thread of these reflections to think about today's scientific and intellectual life.

PANEL TWO – UNESCO Archives & Research Spotlight

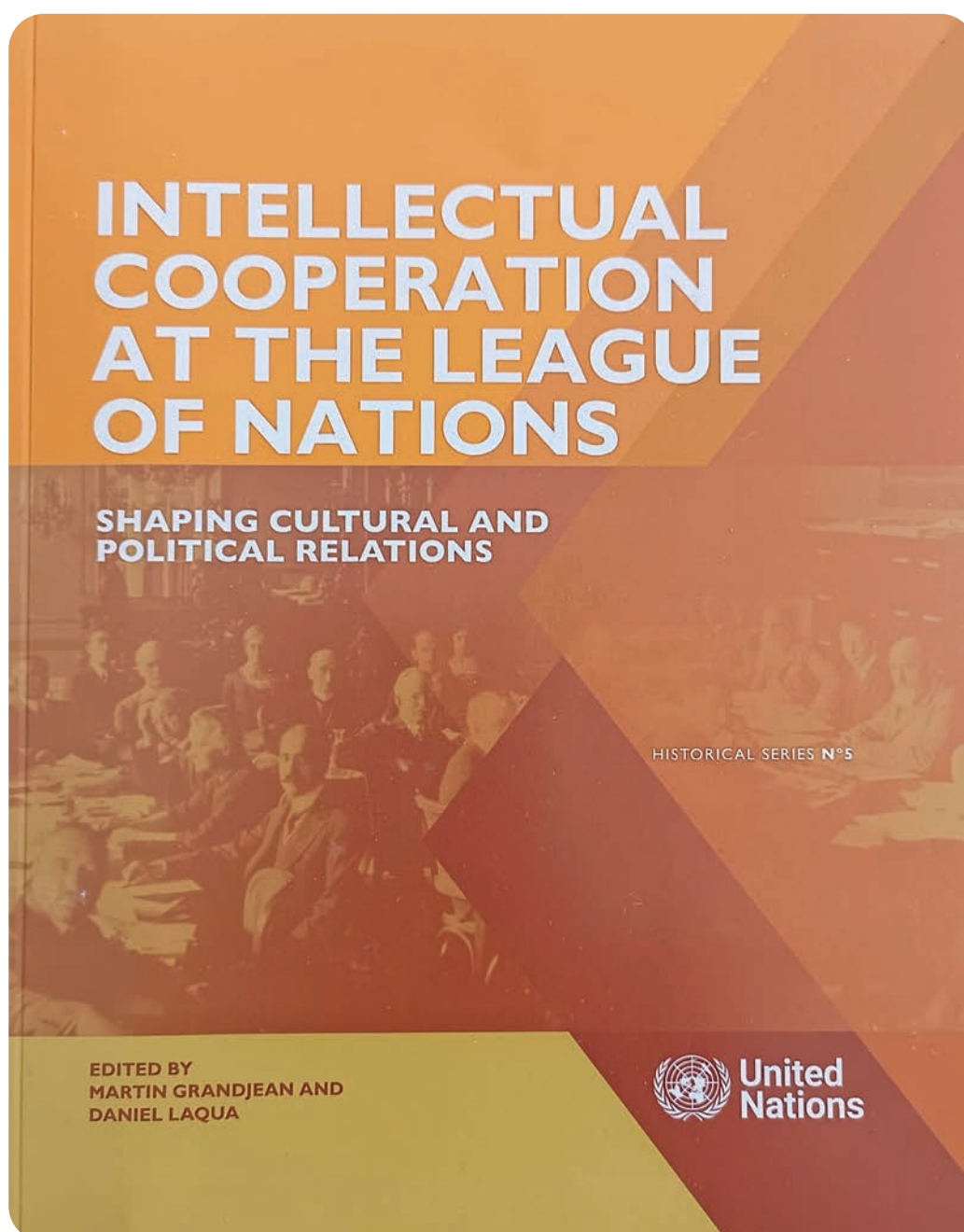
Guillaume Collin, Advisor for the Bureau of Digital Business Solutions, UNESCO, introduced the second panel. Eng Sengsavang, Reference Archivist, UNESCO, described the work, mission, and paper collections of the UNESCO Archives. She discussed current conservation challenges and projects, including the major digitization project Global Histories, Shared Memories, funded by the UAE. Etienne Winternberger, Audiovisual Archivist, UNESCO, presented the UNESCO audiovisual archives, and preservation and archivist challenges. From 2016 the archives took over this collection and launched a project to digitise and make them accessible, funded by Japan from 2017–2019. In the last two years, funding from France and Monaco enabled a project to safeguard these archives. The UAE digitization project will preserve the archives over the long term and increase their accessibility.

Solveig Vanniez-Salvesen, European University Institute, described her research exploring how Sami and Arctic Indigenous art were defined in European cultural institutions. The subject of indigenous art and cultures raises questions of political sovereignty and recognition; therefore, it was essential to look at UNESCO. An exhibition on Sami art in the Musée de l'Homme, organized by the Nordic Museum, led to the journal *Museum* and the International Office of Museums. The formulation of the term

'Indigenous art' in a 1948 UNESCO General Conference resolution stood out. This term was not used in the interwar period; it was referred to as primitive or folk art. An expert meeting was convened by UNESCO to produce circulating exhibitions and publications about popular Indigenous arts. Documents in the UNESCO archives show the continuity in institutions, figures, and debates from the 1920s to 50s. How indigenous communities reclaim and reshape these terms is a further area of study.

Selin Çağatay, Central European University, described her research on the histories of gender, labour, education, and development. Women pushed for programmes individually or collectively in many fora. UNESCO brought greater attention to women's work-related

education at the UN level. In the 1950s and '60s, UNESCO collaborated with international women's organisations and offered study grants for women adult educators. UNESCO's activities in Turkey were also bigger in scope than initially understood from research in the Turkish archives. Throughout the 1970s and '80s, a vibrant scene of collaborative projects on work-related education existed between UNESCO and the ILO, UNICEF, and FAO. Extensive activities occurred around the UN Women and Development Agenda, the UN International Women's Year in 1975 and the Women's Decade until 1985. Material from the UNESCO Archives helped Çağatay reframe her research from workers' education to the broader notion of educating for work.





RELIER LES UNIVERSITÉS DU MONDE : LES PREMIERS PAS DU PROGRAMME UNITWIN/CHAIRES UNESCO

Marco Antonio Rodrigues Dias
Ancien directeur
Division de l'Enseignement supérieur



C'est en 1988 que Federico Mayor demanda, à la Division de l'Enseignement supérieur que je dirigeais, d'élaborer un plan pour promouvoir le jumelage d'universités. Cette idée du nouveau directeur général n'était pas dépourvue d'un certain pragmatisme : l'Organisation manquait de fonds; il fallait engager au plus vite la collaboration étroite et active des partenaires et des stakeholders si l'on voulait maintenir et accroître la portée et l'impact de son action.

À mi-chemin de mes deux décennies passées à l'UNESCO, je me suis donc appliqué à esquisser une proposition de création de réseaux reliant des centres d'excellence. Celle-ci fut par la suite développée par Dumitru Chitoran, chef de section, analysée à l'intérieur de la Division, discutée avec les autres secteurs — notamment ceux de la Communication et des Sciences (Breda Pavlic et Alain Hancock ayant respectivement établi à Barcelone des chaires en Communication et en Ingénierie numérique), ainsi qu'avec les bureaux régionaux, certains États membres et certaines ONG.

Le projet s'articulait autour de cinq principes directeurs : l'enseignement supérieur est un bien public; l'accès à l'éducation à tous ses niveaux doit être universel, non soumis au marché; qualité et pertinence doivent aller ensemble; l'enseignement supérieur doit contribuer à la constitution d'une société meilleure; et la coopération doit se faire entre égaux. Les différents niveaux de l'éducation formelle étaient alors perçus comme un tout : la solidité de l'enseignement de base étant le gage de qualité de l'enseignement secondaire, qualité quant à elle indispensable à l'excellence de l'enseignement supérieur.

En février 1989, la proposition fut discutée dans le cadre du Comité intersectoriel pour l'enseignement supérieur; en juillet elle fut

soumise au directeur général, qui lui donna son accord final. Ce programme, destiné à promouvoir l'établissement d'accords de jumelage interuniversitaire, aurait pour points focaux des chaires UNESCO détenues par des personnalités de haut niveau dans les différents domaines de compétence de l'Organisation. Les principaux objectifs en seraient de donner une impulsion nouvelle au transfert des connaissances, de dynamiser la création de centres d'études spécialisées et de recherches avancées, et d'atténuer les conséquences de l'exode des compétences.

Si le programme ne fut officiellement adopté qu'en 1991, quelques initiatives apparurent dès 1989 (celles en Amazonie de l'UNAMAZ, le MAB et l'Université du Québec à Montréal, et du réseau Utrecht d'institutions d'Afrique australe, entre autres). Nombre de chaires et de réseaux



ne tardèrent pas à émerger en Espagne, comme, plus tard, le GUNI (Global University Network for Innovations), fruit d'une action conjointe de l'UNESCO, l'Université des Nations Unies et l'Université Polytechnique de Catalogne. Dans la phase initiale, plus d'un million de dollars (US) furent alloués au démarrage de 51 projets en Afrique et de plusieurs centaines en Amérique latine.

La mise en œuvre d'UNITWIN entraîna un volume important d'interactions entre ONG, conseils de recteurs, organismes traitant de la reconnaissance des études, de l'évaluation et de l'accréditation des diplômes, associations d'étudiants et d'enseignants, et académies de sciences. En 1994, le directeur général décida de renforcer l'engagement des commissions nationales dans le processus de création des chaires. La visibilité de l'enseignement supérieur s'accroissait : au cours des années 1990, c'était presque toujours le thème d'un, deux ou trois points à l'ordre du jour du Conseil exécutif. Cinq instruments normatifs furent adoptés dans le domaine de la reconnaissance des études et du personnel enseignant du supérieur.

Avec le passage du temps, certains projets se concrétisèrent, tandis que d'autres ne furent pas à la hauteur des défis. L'évaluation interne du programme, réalisée en 1996, mit en exergue une forte dynamique au sein des réseaux bâtis autour de certaines thématiques (Écotechnie, Orbicom, Paix, Démocratie et Droits Humains, Développement durable, etc.) ou bénéficiant d'une proximité géographique (comme l'UNAMAZ, qui associait des universités amazoniennes, ou le groupe de Montevideo). Deux évaluations approfondies se sont succédé entre 1998 et 1999 ; une interne et l'autre externe, révélant d'importantes réalisations ainsi que quelques problèmes de mise en œuvre.

À l'issue de la Conférence des Nations Unies pour l'environnement de Rio en août 1992, douze nouvelles chaires virent le jour dans le domaine de l'environnement et du développement durable, dont celle du programme conjoint UNESCO/Cousteau en Écotechnie. Le Secteur des Sciences fut à lui seul responsable, indépendamment du Programme UNITWIN, de plus de 50 réseaux ayant fait l'objet d'accords intergouvernementaux.

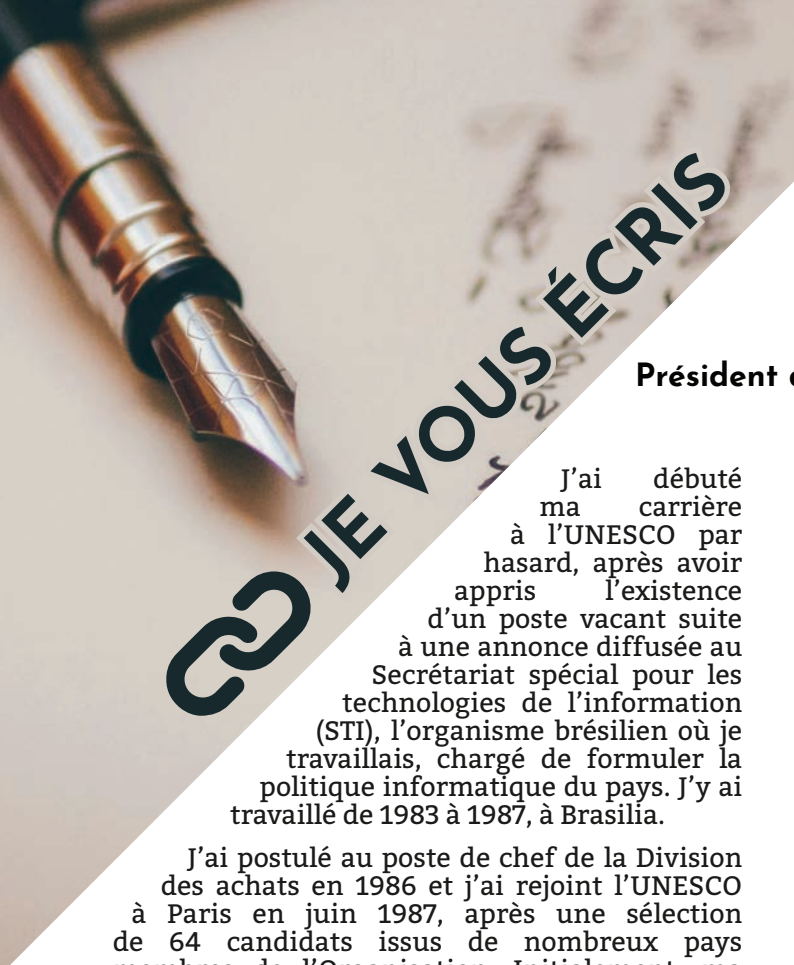
À la fin des années 1990, une grande partie du programme de Communication de l'UNESCO était assurée en collaboration avec le réseau Orbicom. Le secteur des Sciences sociales put renforcer, grâce aux chaires, ses actions

en matière de développement durable, de protection de l'environnement, d'éducation relative aux droits de l'homme et à la culture de la paix. Le secteur de la Culture renforça, entre autres, ses activités de dialogue interreligieux. En Éducation, les chaires contribuèrent à promouvoir l'utilisation de nouvelles technologies, notamment dans le cadre de l'enseignement à distance, par le biais des chaires d'e-learning et de formation d'enseignants. L'Université des Nations Unies soutint au Brésil, le réseau Veredas, reliant 18 universités et bénéficiant à quinze mille enseignants. En Culture et Éducation pour la paix, un soutien fut accordé au programme Peace, rassemblant environ 70 universités des pays industrialisés pour la reconstruction de l'enseignement supérieur en Palestine.

À ma retraite en 1999, Federico Mayor me confia que le Programme Chaires/UNITWIN restait, selon lui, parmi les actions phares de l'Organisation. Plus récemment, il sera évoqué par la sous-directrice générale de l'Éducation, Stefania Giannini, lors d'un hommage à l'ancien directeur général en janvier 2025, parmi les plus durables et visionnaires de ce dernier. De 310 chaires et 46 réseaux engageant plus de 100 États membres et l'ensemble des secteurs que l'on comptait en 1999, l'on dénombre désormais, en 2025, entre 950 et 1000 institutions, dans 134 pays.

Mais l'actualité de ce programme tient autant à ses résultats, qu'aux principes directeurs de son origine, et tout particulièrement au principe qui est au centre de son éthique. Je pense à la notion d'éducation du bien public, aujourd'hui mise à mal par les enthousiastes de la marchandisation à tout va, mais cruciale au déroulement du transfert solidaire des connaissances et du développement durable.





JE VOUS ÉCRIS DE BRASILIA

Claudio MENEZES

**Président de l'association des anciens fonctionnaires
des Nations Unies au Brésil.**

J'ai débuté ma carrière à l'UNESCO par hasard, après avoir appris l'existence d'un poste vacant suite à une annonce diffusée au Secrétariat spécial pour les technologies de l'information (STI), l'organisme brésilien où je travaillais, chargé de formuler la politique informatique du pays. J'y ai travaillé de 1983 à 1987, à Brasilia.

J'ai postulé au poste de chef de la Division des achats en 1986 et j'ai rejoint l'UNESCO à Paris en juin 1987, après une sélection de 64 candidats issus de nombreux pays membres de l'Organisation. Initialement, ma mission consistait à développer l'utilisation des technologies de l'information au sein de l'ancienne Division des achats, une unité du Bureau d'études, d'action et de coordination pour le développement (DEV) dirigé par John Borema Kabore (Burkina Faso). L'objectif était d'améliorer l'efficacité et l'efficience de cette unité. En 1989, j'ai rejoint l'équipe de spécialistes principaux de programme du Secteur des Sciences, au sein de la Division du Programme intergouvernemental d'informatique (PII), où je suis resté jusqu'en 1995, date à laquelle j'ai rejoint le Bureau de l'UNESCO au Brésil en tant que conseiller régional pour l'Amérique latine. En 1999, j'ai été muté au Bureau régional de l'UNESCO pour la Science, connu sous le nom d'OREALC, à Montevideo. Je suis retourné au Siège de l'UNESCO en 2004, à la Division de la Société de l'information, où je suis resté jusqu'en 2007, année de mon départ à la retraite.

Au cours de mes vingt années en tant que fonctionnaire international de l'UNESCO, j'ai eu l'occasion de coordonner plusieurs projets intéressants qui ont contribué au développement de l'éducation, de la science et de la culture, tant au siège que dans les bureaux régionaux de Brasilia et de Montevideo. J'ai ainsi pu développer des activités dans plus de vingt pays membres de l'UNESCO, sur différents continents.

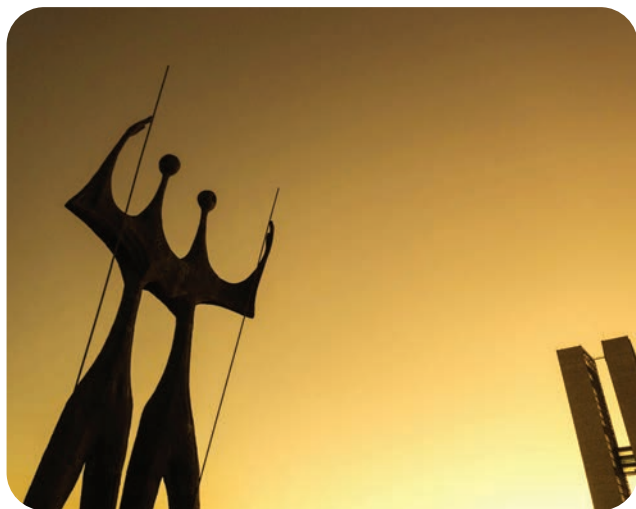
Au Siège de l'UNESCO, où j'ai travaillé de 1987 à 1995, puis de 2004 à 2007, je me souviens que l'unité que j'ai initialement dirigée avait enregistré une amélioration significative de ses performances en termes d'achats annuels totaux pour les projets. De plus, avec la collaboration de mon équipe, un processus de

modernisation des procédures d'achat, appuyé par des systèmes informatisés, a été mis en œuvre, ce qui a considérablement amélioré les performances de l'Organisation, grâce à ma vaste expérience antérieure dans le domaine de l'innovation technologique. Au sein de la Division du Programme intergouvernemental d'informatique, d'abord au sein du Secteur des Sciences (SC), puis au sein du Secteur de la Communication et de l'Information (CII), l'accent a été mis sur le secrétariat de ce programme, la mobilisation de ressources extrabudgétaires et la mise en œuvre de projets dans les pays membres. Pour donner une idée de la pertinence de ce travail, au cours de l'exercice biennal 1992-1993, ce programme intergouvernemental a mené 38 projets dans les pays membres (14 en Amérique latine et dans les Caraïbes; 6 en Afrique; 5 en Asie et dans le Pacifique; 2 dans les États arabes; et deux en Europe de l'Est).

Durant mon mandat au Bureau de l'UNESCO à Brasilia (1995-1999), en tant que conseiller régional pour l'Amérique latine, j'ai mené plusieurs activités liées au programme de l'UNESCO en Amérique latine et dans les Caraïbes, principalement liées au programme ordinaire de l'UNESCO (tel qu'approuvé dans le document C/5). À cet égard, il convient de souligner les conférences internationales (Congrès ibéro-américain sur l'informatique dans l'éducation, à Brasilia; SIMPLAC — Symposium latino-américain et caribéen sur l'informatique dans l'éducation, la science et la culture — à Aguascalientes, au Mexique, du 13 au 15 octobre 1999; et l'Atelier international sur l'éducation virtuelle — WISE'99 [Ceará, Brésil], du 9 au 11 décembre 1999). Nous avons également contribué à la publication d'ouvrages et à l'introduction de l'enseignement à distance dans certaines universités (par exemple, le projet initial qui a ensuite abouti à la création de l'Institut virtuel UFC à l'Université fédérale du Ceará).

À Montevideo, j'ai eu l'occasion d'interagir avec divers programmes scientifiques de l'UNESCO (Programme hydrologique international, Programme « L'homme et la biosphère », Commission océanographique internationale, entre autres). Par ailleurs, les programmes « Mémoire du monde » et « Information pour tous » ont également été mis en œuvre durant cette période dans les pays d'Amérique latine et des Caraïbes, et plus particulièrement dans les pays du MERCOSUR (lors de la création des « bureaux multi-pays »). Je souligne de cette période le projet de diffusion de l'information

scientifique en Amérique latine et dans les Caraïbes, grâce à la formation de spécialistes de divers pays membres de l'UNESCO à la construction de bibliothèques numériques dans les universités de la région.



De retour au Siège de l'UNESCO, de 2007 à 2024, j'ai assuré la coordination du programme « Multilinguisme dans le cyberspace », dont l'objectif était de promouvoir la vitalité linguistique dans les différents pays membres de l'UNESCO, notamment grâce aux technologies de l'information et de la communication. Ce programme était rattaché au Programme « Information pour tous » (PIPT), issu de la fusion du Programme général d'information (PGI) et du Programme intergouvernemental d'informatique (PII). Durant cette période, j'ai participé à la délégation de l'UNESCO au Sommet mondial sur la société de l'information de Tunis et coordonné le Symposium mondial de l'UIT et de l'UNESCO sur la promotion de l'Internet multilingue, événement lié au suivi de ce Sommet et intégré à l'Agenda de Tunis sur la société de l'information. À l'UNESCO, le multilinguisme dans le cyberspace est soutenu par plusieurs décisions des Conférences générales, notamment par la « Recommandation sur la promotion et l'usage du multilinguisme et l'accès universel au cyberspace », adoptée par la 32^{ème} Conférence générale en 2003. Ce sujet continue d'intéresser l'UNESCO au fil des consultations successives avec ses États membres, comme en témoigne la 42^{ème} Conférence générale en 2023 (voir la résolution 42 C/75). Durant cette période, après avoir terminé mon mandat à l'UNESCO, j'ai largement contribué à la diffusion du multilinguisme dans le monde numérique par le biais d'événements, de débats, de publications, de projets visant à inclure de nouvelles langues dans le cyberspace, de développement de logiciels et d'autres activités liées à la vitalité linguistique. Un exemple pertinent de ce travail en faveur de la vitalité linguistique dans le monde numérique est l'ouvrage « Comment assurer la présence d'une langue dans le cyberspace », écrit par le linguiste Marcel Diki-Kidiri et dirigé par mes soins, qui demeure une référence en la matière. Après avoir terminé mes années à l'UNESCO, j'ai décidé de rentrer

au Brésil et de reprendre mes activités dans les domaines de l'éducation, des sciences et de la technologie en 2007. J'ai d'abord rejoint l'équipe enseignante de l'Université fédérale du Ceará, en informatique. Peu après, j'ai été invité à occuper le poste de coordinateur administratif de l'Institut brésilien d'information scientifique et technologique (IBICT), une agence du ministère de la Science, de la Technologie et de l'Innovation du gouvernement brésilien. Durant cette période, j'ai également occupé le poste de secrétaire exécutif d'une organisation non gouvernementale internationale, le Réseau Maaya, Réseau mondial pour la diversité linguistique. Enfin, en 2010, j'ai débuté mes activités à l'Université de Brasília. Durant cette période (2010 à 2022), les principales activités développées ont été : 1) Présentation de ma thèse de doctorat intitulée « Accès et compréhension du contenu portugais par les étrangers dans les bibliothèques scientifiques numériques : une proposition méthodologique et sa mise en œuvre » ; 2) Création de la Licence en « Langues étrangères appliquées au multilinguisme et à la société de l'information », dont j'ai développé le projet pédagogique et la mise en œuvre en tant que premier coordinateur de ce nouveau cursus ; 3) Promotion d'activités de coopération académique internationale (par exemple, coordination à l'UnB de la Chaire UNESCO sur les politiques linguistiques pour le multilinguisme ; 4) Accord de coopération avec l'Université de La Rochelle ; 5) participation au conseil d'administration (bureau) de l'Association internationale des langues étrangères appliquées (AILEA). Ces douze années d'activité à l'Université de Brasília m'ont récemment valu un immense honneur : l'attribution par son Conseil universitaire du titre de professeur émérite de cet établissement d'enseignement supérieur.

À 78 ans, je me consacre aujourd'hui au bénévolat, ayant présidé l'AAFIB — l'Association des anciens fonctionnaires des Nations Unies au Brésil — depuis novembre 2024. Je suis très reconnaissant à mes collègues de l'AAFIB pour la confiance qu'ils m'ont accordée pour diriger l'équipe qui gère cette importante association d'anciens fonctionnaires des Nations Unies au Brésil. C'est un honneur pour moi d'être président de l'AAFIB, dont l'objectif est d'apporter un soutien à ceux qui ont tant contribué aux missions du système des Nations Unies sur tous les continents.

Comme je l'ai mentionné précédemment, mon arrivée à l'UNESCO est en quelque sorte un coup de chance. Mais cette rencontre fortuite a façonné une part indissociable de ma vie personnelle et de ma longue carrière professionnelle, dont je suis extrêmement fier et satisfait. Ce fut un privilège pour moi de servir une organisation aussi fondamentale et essentielle à la paix et au développement des peuples : l'UNESCO, l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture. Tel a été (et demeure) mon parcours au sein de l'UNESCO et maintenant à l'AAFIB.

TRANSHUMANANCES

Un dossier coordonné par Fabienne Gilot, responsable de projets de coopération internationale – Campus Pyrénées Comminges, coordinatrice du projet Erasmus+ ECOTRANSH, point focal France pour le CORAM dans le cadre de l'inscription de la transhumance au Patrimoine culturel immatériel – coordinatrice du Club pour l'UNESCO Transhumances et Transitions

1. RAPPEL LA TRANSHUMANCE, DÉPLACEMENT SAISONNIER DE TROUPEAUX

EXTRAIT DU DOSSIER DE CANDIDATURE N° 01964 — INSCRIPTION PAR LE COMITÉ INTERGOUVERNEMENTAL DE SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL — dix-huitième session 2023 POUR INSCRIPTION EN 2023 SUR LA LISTE REPRÉSENTATIVE DU PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL DE L'HUMANITÉ.



«La transhumance, du latin “transhumere” (“trans” signifiant “de l’autre côté/au-delà” et “humus”, “le sol/la terre”), est une forme de pastoralisme, un déplacement saisonnier de personnes et de leur bétail (moutons, vaches, chèvres, chevaux, ânes, etc.) entre plusieurs régions géographiques et/ou climatiques le long de sentiers pastoraux traditionnels (Andorre : “carrerades” ; Albanie : “shtigje” ; France : “drailles” ; Grèce : “strates”/“diava” ; Italie : “tratturi” ; Roumanie : “drumurile oilor” ; Espagne : “cañadas”) ou d’itinéraires établis.

Chaque année, au printemps et à l’automne, des éleveurs organisent le déplacement du bétail, conduisant parfois des milliers d’animaux le long de ces itinéraires, accompagnés de leurs chiens. La famille de l’éleveur fait quelquefois partie du voyage. Dans d’autres cas, le propriétaire engage une équipe spécialisée de gardiens ou d’experts de la transhumance. Alliant tradition et innovation, la transhumance intègre des outils modernes : mécanisation des transports, TIC, assistance vétérinaire, etc.

La transhumance, pratique ancestrale, façonne les relations entre les humains, les animaux et les écosystèmes, établit un lien entre les territoires, contribue à la préservation et à la sauvegarde de races locales, améliore la fertilité des sols grâce au fumier, met en valeur une grande variété de ressources fourragères et structure une communauté pastorale transhumante le long de “biens communs” constitués de propriétés publiques et privées.

La transhumance est associée à des connaissances communes, à des pratiques sociales et à des rituels relatifs aux soins

aux animaux et à leur élevage, au dressage des chiens, à la gestion des terres, ainsi que des ressources forestières et en eau, et à la prévention des risques naturels (incendies, érosion, désertification, etc.).

La transhumance met en valeur la diversité botanique et la faune sauvage endémique de différentes manières. Elle stimule la biodiversité animale domestique grâce à la préservation de races locales/indigènes (vaches, chevaux, moutons, chèvres, ânes, chiens, cochons, etc.) emblématiques du territoire, rustiques, résilientes, mobiles et adaptées aux dures conditions géographiques et climatiques locales. Avec des différences d’altitude pouvant aller jusqu’à 2000 ou 3000 m et des itinéraires excédant parfois des centaines de kilomètres, on distingue deux types de transhumance.

— La transhumance horizontale (appelée “trasterminancia” en espagnol ou “transumanza pastorale” en italien) : elle est pratiquée dans des régions de plaines et/ou de plateaux par des détenteurs et leur bétail qui se déplacent en fonction de la disponibilité de l’eau et des ressources fourragères, sans nécessairement changer d’altitude.

— La transhumance verticale : elle est typique des régions montagneuses (Pyrénées, arc alpin, Carpates, sierras espagnoles, etc.) où les animaux sont conduits des vallées aux pâturages d’altitude, avec deux variantes, selon le sens de la migration saisonnière.

Mais on parle aussi de :

— Transhumance directe/estivale : il s’agit de la migration saisonnière, en été, des éleveurs et

UNE PREMIÈRE INSCRIPTION POUR L’AUTRICHE, L’ITALIE ET LA GRÈCE

La transhumance a été inscrite par l’UNESCO sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l’humanité lors du Comité intergouvernemental de sauvegarde, réuni en décembre 2019 en Colombie. Le dossier, porté par l’Italie, la Grèce et l’Autriche, était intitulé *La transhumance*, déplacement saisonnier des troupeaux le long des routes migratoires en Méditerranée et dans les Alpes. Cette candidature, évoquée depuis le milieu des années 2000 en Italie, pays chef de file, était initialement axée sur l’inscription dans la Liste représentative du patrimoine culturel de l’humanité des tratturi. Ces voies de transhumance, contrairement aux drailles et carraires reliant la Provence aux Alpes, y sont en effet inventoriées et protégées, notamment sur certains territoires du Centre-sud du pays, comme les Abruzzes, le Molise ou les Pouilles. Le dossier inscrit en 2019 au patrimoine culturel immatériel porte essentiellement sur le déplacement à pied des bergers et des troupeaux.

Extrait de texte rédigé par l’AFP Association Française de Pastoralisme

des gardiens qui vivent dans les plaines ou les vallées vers des pâturages plus élevés.

— Transhumance inverse/hivernale : il s'agit de la migration saisonnière, en hiver, des éleveurs et des gardiens qui vivent dans les montagnes vers des pâturages de plus basse altitude.

Ces formes de migration sont depuis toujours le résultat d'une connaissance profonde de l'environnement et de son équilibre écologique ainsi que d'une grande capacité d'adaptation et de résilience face aux défis climatiques et géographiques. La transhumance est le système d'élevage le plus efficace et le plus durable au

regard de l'utilisation des ressources naturelles et de la gestion des terres. Elle a donné naissance à de nombreux savoir-faire spécifiques, emblématiques des territoires de transhumance.

Tout un système socioéconomique s'est développé au fil des siècles autour de la transhumance (œnogastronomie, artisanat local, activités culturelles, etc.).

Les fêtes du printemps et de l'automne (qui marquent le début et/ou la fin de la transhumance) demeurent les expressions les plus durables de la mémoire et de l'identité collectives des communautés»

TÉMOIGNAGE DE NICOLA DI NIRO À L'ORIGINE DE CETTE DÉMARCHE

Nicola Di Niro : directeur de l'agence de développement rural CRAM-GACO-SRL, directeur de la Fondation Peuple et territoire (Popoloe territorio).

«Quand nous avons commencé à travailler sur la transhumance, il y a une quinzaine d'années, nous ne savions pas encore jusqu'où ce chemin nous mènerait. Nous savions seulement une chose : cette pratique millénaire portait en elle une valeur universelle, trop souvent invisible, parfois menacée, mais toujours vivante dans les communautés pastorales.»

Il y a quinze ans, avec une équipe de techniciens, de chercheurs et surtout avec les communautés pastorales elles-mêmes, nous avons engagé un vaste travail de recherche et de documentation sur la transhumance en Europe et dans le bassin méditerranéen. Ce travail patient nous a conduits, dans un premier temps, à une candidature conjointe portée par trois pays — l'Italie, l'Autriche et la Grèce.

«Lorsque nous avons présenté ce premier dossier à Paris en mars 2018, puis obtenu la reconnaissance officielle en décembre 2019 à Bogotà, j'ai tenu à le dire devant l'Assemblée générale : pour nous, ce n'était pas un point d'arrivée, mais un point de départ.»

De retour dans nos pays, nous avons poursuivi l'effort. La reconnaissance UNESCO a agi comme un catalyseur : elle a permis d'élargir la dynamique, d'ouvrir la candidature à d'autres États et d'approfondir le travail collectif. Dès 2019, une nouvelle phase s'est engagée, aboutissant à une candidature élargie réunissant la France, l'Espagne, l'Albanie, l'Andorre, le Luxembourg, la Croatie et la Roumanie, présentée ensemble à Paris en 2022. La reconnaissance obtenue en 2023 a confirmé la solidité de cette démarche collective.

«Et pourtant, là encore, ce n'est pas la fin. Nous avons déjà ouvert une troisième vague, cette fois à l'échelle mondiale. La transhumance ne connaît pas de frontières.»

Aujourd'hui, des pays non européens ont exprimé leur volonté de rejoindre cette dynamique : la Mongolie, le Sénégal, le Togo, Israël, l'Argentine, le Canada, mais aussi d'autres pays européens, comme l'Allemagne et le Portugal. L'objectif est clair : construire une candidature véritablement mondiale, que nous

espérons pouvoir présenter à l'horizon 2026, année internationale des parcours et des éleveurs pastoraux. Au final, seuls six pays se sont mobilisés dans cette troisième vague : la Bulgarie, la Pologne, la Hongrie, l'Ukraine, la Slovaquie et la Turquie.

Ce travail de reconnaissance va de pair avec une action essentielle : la mise en œuvre concrète des plans de sauvegarde sur les territoires.

«Notre ambition est que ce travail bénéficie directement aux communautés locales. La transhumance peut rendre les zones rurales plus vivantes, plus attractives, plus durables — pour le tourisme, pour l'artisanat, pour les produits agricoles et zootechniques de haute qualité.»

Ce projet est profondément collectif. Il s'appuie sur une approche bottom-up, née de la base, portée par les pasteurs, les éleveurs, les habitants des territoires.

«Ce n'est pas seulement un projet pour le pastoralisme. C'est un projet pour l'environnement, pour les paysages, pour la relation entre l'homme et l'animal. Une relation fondée sur le respect, l'expérience et la responsabilité.»

La transhumance peut aussi être un levier puissant contre le dépeuplement rural, en redonnant aux jeunes le goût des métiers agricoles, de l'artisanat local et de la transformation alimentaire. Elle recrée du lien social, là où l'histoire l'a toujours fait.

«Si l'on regarde les grandes routes de la transhumance, on voit passer toute l'histoire de l'Europe : de l'Espagne à l'Orient, de l'Italie au nord de l'Europe, jusqu'en Scandinavie. Ce sont des routes de civilisation, de rencontres, de cultures partagées.»

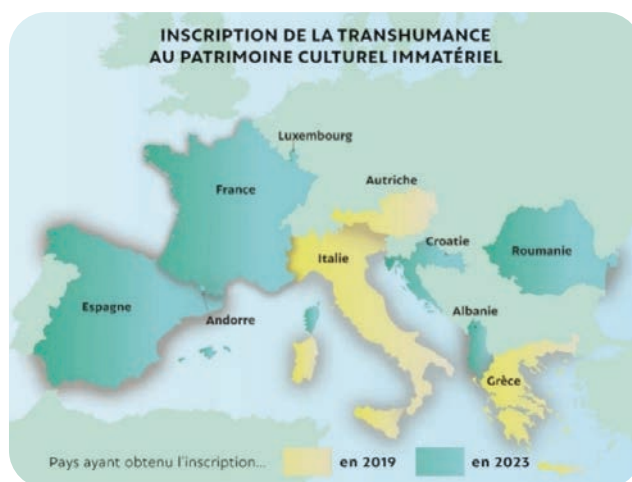
Cette mémoire, nous avons la responsabilité de la transmettre aux nouvelles générations.

«Parce que la transhumance n'appartient pas seulement au passé. Elle est une clé pour construire un avenir plus durable, plus solidaire et plus respectueux des équilibres entre l'homme, l'animal et les territoires.»

L'INSCRIPTION DE LA TRANSHUMANCE À L'INVENTAIRE NATIONAL FRANCE.

Le dossier a été porté par le Collectif des Races Locales de Massif (CORAM), qui a engagé, avec l'appui du ministère de la Culture, la procédure d'inscription de la pratique de la transhumance sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Un Comité de Pilotage a été instauré au printemps 2019, composé notamment de différents acteurs du pastoralisme représentatifs des six principaux territoires identifiés : Pyrénées, Cévennes et Massif central, Vosges, Jura, Alpes et Provence, Corse. Un recensement auprès de chaque territoire des pratiques et savoir-faire a été réalisé, couvrant les différentes formes de transhumances, de modes de déplacements, de races, de produits, d'organisations collectives, de formations et de transmission des savoirs, de preuves de vitalité. Les risques et menaces ont également été inventoriés, permettant d'élaborer un plan de sauvegarde abordant l'ensemble des problématiques contemporaines et devant permettre de garantir la pérennité du bien une fois celui-ci inscrit. L'ensemble des fiches ont été remises au ministère de la Culture lors d'une cérémonie officielle le 28 février 2020, à l'occasion du Salon International de l'Agriculture de Paris. Le dossier a également

reçu le soutien du ministère de l'Agriculture. Cette première étape, réalisée dans des délais très resserrés, a été franchie le 2 juin 2020 avec l'avis favorable rendu à l'unanimité par le Comité du patrimoine ethnologique et immatériel. Cette reconnaissance a permis, dès l'été 2020, d'engager des démarches de valorisation et de promotion de la pratique, ainsi que des événements liés à la transhumance, dans le respect des conditions d'utilisation de l'emblème Patrimoine Culturel Immatériel en France.



DÉPLOIEMENT D'UN PLAN DE SAUVEGARDE ET DE VALORISATION DE LA TRANSHUMANCE NATIONAL ET INTERNATIONAL

Dans le cadre de la démarche d'inscription au patrimoine culturel immatériel de l'humanité, le CORAM, porteur du projet pour la France, associé à ses partenaires, a élaboré un Plan de Sauvegarde et de Valorisation de la Transhumance (PSVT) sur le plan national. Il intègre notamment une analyse des risques et des menaces pesant sur la continuité de cette pratique en mettant en avant quatre axes de travail : les questions juridiques, la transmission des savoir-faire, la médiation et la communication, ainsi que la création d'un observatoire d'évolution de la pratique. Ce plan constitue ainsi un programme opérationnel en faveur de la transhumance devant permettre d'insuffler une politique dynamique en faveur de la connaissance, de la promotion, de la valorisation et de la transmission de cet héritage culturel. À ce jour, les principales avancées du PSVT concernent la transmission des savoir-faire et la communication. Plusieurs actions

sont menées depuis, comme le projet AMBER (accompagnement des mutations des métiers de bergers vachers transhumants). L'objectif du projet est d'accompagner les mutations des métiers de berger et vacher transhumants en développant une approche qui croise les pratiques d'élevage, les sciences de l'éducation, les sciences sociales et le droit du travail. Une association nationale a notamment été créée : l'ANEGBT (Association nationale des écoles de bergers vachers transhumants) afin d'harmoniser les formations des établissements d'enseignement agricole, leurs contenus et niveaux de qualifications. D'autres financements ont été obtenus dans le cadre d'un programme porté par le Réseau national Agricultures et Ruralités, intitulé Animation Nationale et Inter-régionale pour Mêler Enjeux Ruraux et Agricoles (ANIMERA). Il a permis le déploiement d'une stratégie nationale d'interprétation, de médiation et de communication autour

des valeurs culturelles et sociétales de la transhumance et a été pris en charge par la Maison de la transhumance en partenariat avec le CORAM et les différents relais territoriaux dans les territoires et massifs concernés. Ce programme a permis la création de nombreux outils : charte graphique, kit de communication, agenda numérique, cartes représentant les flux de transhumance dans les différents territoires concernés, ainsi que la refonte du site Internet (transhumance-patrimoine.fr), la réalisation d'une brochure, d'une mallette pédagogique et d'une exposition itinérante « Les transhumances en France ». L'ensemble de ces outils sont en cours de déploiement auprès des différents relais territoriaux.

Extrait de texte rédigé par l'AFP Association Française de Pastoralisme

À l'échelle internationale, une dynamique similaire est à l'œuvre : des mesures de sauvegarde ont été validées conjointement par les dix pays engagés,

couvrant des champs d'action communs. C'est dans ce cadre que s'inscrit le Club pour l'UNESCO Transhumances et Transitions, qui contribue à répondre à plusieurs objectifs majeurs : mieux faire connaître la valeur culturelle, patrimoniale et sociétale de la transhumance, renforcer la transmission des savoirs et des savoir-faire et favoriser la mise en réseau d'acteurs issus de différents horizons et disciplines. Les enjeux de transmission, tant des pratiques que des valeurs liées à la transhumance, concernent directement les jeunes générations. Dans ce contexte, de nombreux projets se développent, notamment à travers les dispositifs Erasmus+, qui offrent des opportunités concrètes d'échanges interculturels entre les pays concernés. À titre d'exemple, le projet ECOTRANSH, porté par le campus Pyrénées Comminges, vise à sensibiliser à l'intérêt de poursuivre cette pratique et à en démontrer la pertinence pour le développement et la résilience des territoires ruraux.



L'ANNÉE 2026, CATALYSEUR D'ÉNERGIE

Que ce soit au niveau national ou international, de nombreuses actions se dérouleront en 2026. Elles sont valorisées à la fois par le groupe de coordination national des acteurs pastoraux, mais aussi par les groupes thématiques organisés par la FAO dans le cadre de l'Année internationale des parcours et des éleveurs pastoraux (2026). Au-delà de la reconnaissance que constitue l'inscription de la transhumance au patrimoine culturel immatériel, et à un moment où la communauté pastorale doit faire face à de nombreux défis économiques, sociétaux et environnementaux, l'ensemble de ces événements doit participer à réaffirmer l'importance du pastoralisme dans le développement durable de nos territoires.





L'inscription de la transhumance au patrimoine culturel immatériel n'aurait pas été possible sans l'engagement de ses porteurs et la force d'une dynamique collective. Une aventure de passionnés, au-delà des frontières.

TRANSHUMANCE, PARCOURS ET DIALOGUES INTERCULTURELS : UNE VIE DÉDIÉE AU PASTORALISME

Par Francesca Pasetti, écologue, point focal Espagne pour la nomination de la transhumance au Patrimoine Culturel Immatériel de l'UNESCO, et coprésidente du groupe de soutien européen pour l'Année internationale des parcours et des éleveurs pastoraux 2026

« Ce qui me passionne dans la transhumance ne tient pas seulement à son histoire ni à sa valeur environnementale, mais aussi à sa dimension culturelle et à sa capacité à relier les peuples, les territoires et les savoir-faire vivants. »

Biologiste de formation, spécialisée en écologie appliquée, je consacre, depuis plus de quarante ans, mon parcours à l'étude et à l'accompagnement des relations entre les êtres humains, les animaux et les territoires, là où elles contribuent à des réponses durables aux défis écologiques et sociaux du XXI^e siècle. J'ai travaillé dans des contextes variés — Afrique, Amérique latine, Europe — sur des projets de développement rural, d'agro-écologie, d'agro-sylvo-pastoralisme et de conservation de la biodiversité.

Mon engagement en faveur de la reconnaissance de la transhumance comme patrimoine culturel immatériel a débuté en 2019, lors de son inscription pour l'Italie, la Grèce et l'Autriche. Cette expérience m'a conduite à collaborer avec la Fundación Trashumancia y Naturaleza, puis à être nommée point focal pour l'Espagne dans le cadre du premier élargissement de cette inscription auprès de l'UNESCO. J'ai également conçu la trame et réalisé le film accompagnant le dossier — un travail exigeant et profondément enrichissant — et poursuivi mon implication dans le deuxième élargissement, incluant les pays des Carpates et la Turquie. D'autres extensions sont envisagées, notamment avec des pays d'Afrique et d'Amérique latine.

En attendant, la reconnaissance de 2023 a confirmé à la fois sa valeur culturelle et environnementale, ainsi que son rôle actuel dans la cohésion sociale et la durabilité des territoires.

Spécialisée dans les liens entre transhumance et vautours — dont la présence est étroitement liée au pastoralisme —, j'ai eu la chance de collaborer plusieurs années avec Jesús Garzón, naturaliste espagnol et figure majeure de la protection de la nature. Pionnier de la reconnaissance du rôle écologique du pastoralisme mobile, il a contribué à la création de plusieurs parcs nationaux et à la revitalisation de la transhumance.

Grâce à son action, une loi historique de 1273, promulguée par le roi Alphonse X le Sage pour protéger les voies pastorales, a été réactivée en 1995, assurant la préservation de plus de 125 000 kilomètres de drailles en Espagne, soit près de 1 % du territoire. Il est également à l'origine de la traversée annuelle de Madrid par des troupeaux, chaque troisième dimanche d'octobre depuis 1994 — un événement devenu emblématique, rassemblant plus d'un million et demi de personnes. Décédé en 2024, il laisse un héritage que nous poursuivons au sein de la fondation qu'il a créée en 1990.

Mon engagement en faveur de l'élevage extensif, et de la transhumance en particulier, m'a permis de mesurer la richesse d'un monde encore trop méconnu. Les savoirs des éleveurs et bergers sont remarquables : connaissance fine des territoires, des plantes (médicinales ou utiles aux troupeaux), des points d'eau, des cycles saisonniers, adaptation aux variations climatiques, gestion des naissances et des pâturages. La transmission de ces connaissances est essentielle : la perte d'un seul maillon entraînerait celle de millénaires de savoir-faire. J'ai rencontré des bergers d'une expertise remarquable, dont la compréhension du vivant dépasse souvent celle de nombreux scientifiques.

Parallèlement, j'ai l'honneur d'être coprésidente du groupe de soutien européen pour l'Année internationale des parcours et des éleveurs pastoraux 2026 (AIPP 2026, #IYRP2026), proclamée par l'Assemblée générale des Nations Unies en 2022. Portée par la FAO et soutenue par des centaines d'organisations, cette initiative met en lumière le rôle essentiel des parcours — qui couvrent près de la moitié des terres émergées — et des communautés pastorales dans la sécurité alimentaire, la gestion durable des écosystèmes et la résilience face au changement climatique.

« L'Année internationale 2026 est plus qu'une date : c'est une plateforme pour faire entendre la voix des communautés pastorales, promouvoir des politiques inclusives et renforcer les dialogues internationaux autour de ces pratiques vitales. »

Ce rôle m'a permis de développer des collaborations au sein de réseaux internationaux variés, réunissant société civile, institutions scientifiques, centres de recherche et communautés pastorales. Ma maîtrise de plusieurs langues et ma familiarité avec différents contextes culturels facilitent des échanges approfondis et des coopérations durables, qu'il s'agisse de rencontres entre bergers — comme la rencontre mondiale des jeunes bergers organisée à Madrid du 9 au 11 avril 2026 — ou de dialogues scientifiques et politiques.

L'Année internationale 2026 constitue un moment de convergence entre reconnaissance culturelle, enjeux climatiques et développement rural durable. Elle vise à mieux faire connaître les bénéfices de la mobilité pastorale pour la biodiversité, la gestion de l'eau et le stockage du carbone dans les sols, tout en encourageant des politiques publiques et des investissements responsables.

Cette dynamique a également permis de renforcer les liens entre organisations pastorales et de recherche, favorisant des collaborations à

différentes échelles.

Pour moi, toute initiative doit partir du terrain : des femmes et des hommes qui vivent au rythme de leurs troupeaux, observent les saisons et adaptent leurs pratiques à un monde en mutation. C'est à la croisée des savoirs traditionnels et des approches interdisciplinaires que se construisent des solutions durables et des perspectives d'avenir, notamment pour les jeunes.

Je suis convaincue que les éleveurs pastoraux portent des savoirs pluriels qui nous invitent à repenser notre relation au vivant et aux territoires. L'année 2026 doit être non seulement une célébration, mais aussi un appel à l'action collective.

Le renouvellement générationnel constitue à cet égard une opportunité majeure. De nombreux jeunes souhaitent aujourd'hui s'engager dans ce domaine, ouvrant la voie à un renouveau du pastoralisme, à condition de faciliter l'accès au foncier, de simplifier les cadres administratifs et de sécuriser les revenus.

TRANSHUMANCE, TRANSMISSION ET COOPÉRATION : UN PATRIMOINE VIVANT AU CŒUR DES TRANSITIONS

Par Fabienne Gilot, responsable de projets de coopération internationale — Campus Pyrénées Comminges, coordinatrice du projet Erasmus+ ECOTRANSH, point focal France pour le CORAM dans le cadre de l'inscription de la transhumance au Patrimoine culturel immatériel — coordinatrice du Club pour l'UNESCO Transhumances et Transitions. www.transhumesc.es.club — www.ecotransh.com

«La transhumance n'est jamais un chemin solitaire. Elle est, par essence, une rencontre : entre des territoires, des cultures, des savoirs et des femmes et des hommes profondément engagés.»

Depuis plusieurs années, mon engagement autour de la transhumance s'inscrit à la fois sur le terrain et dans des espaces institutionnels, éducatifs et internationaux. Cette double approche est essentielle pour comprendre et faire reconnaître la transhumance comme une pratique vivante, contemporaine et porteuse d'avenir.

Depuis six ans, je participe à l'organisation d'une transhumance à pied : le Chemin de César. Cette expérience immersive, partagée avec éleveurs, bergers, jeunes en formation, bénévoles et habitants, est chaque année une redécouverte. Elle permet d'observer les paysages et

écosystèmes, de comprendre les pratiques pastorales et de mesurer concrètement les effets du changement climatique. Marcher avec un troupeau, c'est aussi changer de regard sur le temps, l'effort, la sobriété et l'adaptation.

Cette ouverture se prolonge à l'international. Les projets de coopération liés à la transhumance favorisent des échanges avec d'autres territoires, notamment dans les pays du sud, où les effets du changement climatique sont souvent plus immédiats. Ces dynamiques nourrissent une réflexion collective sur la résilience et la solidarité entre territoires pastoraux.

C'est dans ce contexte que j'ai été missionnée, de 2019 à 2022, comme point focal France pour le CORAM dans le processus d'inscription de la transhumance au patrimoine culturel immatériel au niveau national et international. Cette reconnaissance constitue un point d'appui

pour renforcer la transmission, la formation et la coopération, notamment à l'approche de l'Année internationale des parcours et des éleveurs pastoraux 2026.

Cet engagement m'a également permis de découvrir pleinement la portée des valeurs de l'UNESCO : dialogue entre les cultures, respect de la diversité, transmission des savoirs et responsabilité envers les générations futures. Ces principes résonnent profondément avec ceux du monde agricole et pastoral, où la transmission constitue un enjeu fondamental.

C'est dans cette dynamique qu'a été créé en 2022 le Club UNESCO Transhumances et Transitions, aujourd'hui unique en France, dans un établissement d'enseignement agricole, sur cette thématique. Véritable espace de dialogue et de coopération, il agit comme une passerelle entre acteurs de terrain, monde éducatif, institutions et partenaires internationaux. Il s'inscrit également dans des dispositifs structurants portés par le ministère de l'Agriculture et ses partenaires, notamment à travers des projets européens comme Erasmus+ (ECOTRANSH) ou des programmes de coopération transfrontalière avec les Pyrénées, tels que les POCTEFA (PASTORCLIM).

Les Clubs pour l'UNESCO, mouvement citoyen reconnu par les Commissions nationales, traduisent concrètement les valeurs universelles de paix, de dialogue interculturel et de développement durable. À travers leurs actions — sensibilisation, projets éducatifs, échanges internationaux, valorisation des produits et des savoir-faire pastoraux —, ils relient les enjeux globaux aux réalités locales.

Cette démarche trouve une résonance particulière dans l'enseignement agricole français, dont les six missions structurantes prennent ici tout leur sens :

- Former, en transmettant des savoirs techniques, mais aussi culturels et environnementaux.
- Insérer professionnellement, en préparant les jeunes aux réalités et aux évolutions des métiers.
- Animer les territoires, en créant du lien entre acteurs locaux et dynamiques rurales.
- Expérimenter et innover, en développant des approches adaptées aux transitions écologiques.
- Coopérer à l'international, en ouvrant les perspectives et en favorisant les échanges.
- Accompagner les nouvelles générations, en leur donnant les clés pour s'engager dans des parcours porteurs de sens.

Le Club pour l'UNESCO Transhumances et Transitions s'inscrit pleinement dans ces missions. Il constitue un espace d'expérimentation pédagogique, de rencontre entre disciplines et de dialogue entre générations. Les jeunes y découvrent que les pratiques agricoles sont aussi des expressions culturelles, porteuses d'identité et de sens.

Au-delà de la technique, c'est bien la dimension humaine qui apparaît centrale. La durabilité des systèmes repose sur la qualité des relations, la capacité à coopérer et à transmettre. C'est dans cet esprit que s'inscrit mon engagement, nourri depuis plus de trente ans par le travail de terrain, l'ouverture aux autres et la conviction que les transitions se construisent collectivement.

Cet engagement trouve également ses racines dans une histoire personnelle. Mon père, ingénieur général d'agronomie et haut fonctionnaire au ministère de l'Agriculture, avait fait de l'attention au terrain, du service public et de l'ouverture aux autres cultures les fondements de son parcours. Il m'a transmis une conviction simple : on ne comprend le monde agricole qu'en allant à la rencontre de celles et ceux qui le font vivre.

Aujourd'hui, mes nouvelles missions au sein du campus Pyrénées Comminges, mais aussi dans le réseau des experts du ministère de l'Agriculture, les projets européens que je conduis et mon implication dans le réseau des Clubs pour l'UNESCO, vont tous dans la même direction : transmettre ces valeurs, notamment aux jeunes générations. La transhumance, loin d'être une pratique du passé, apparaît comme un levier puissant pour penser l'avenir : celui des territoires, du vivant et de nos sociétés.

Elle nous rappelle que certaines pratiques ancestrales portent en elles des réponses contemporaines. Et que c'est en croisant les savoirs, en valorisant les patrimoines et en encourageant l'engagement collectif que nous pourrions accompagner les transitions à venir.



LA MAISON DE LA TRANSHUMANCE : CENTRE D'INTERPRÉTATION DES CULTURES PASTORALES MÉDITERRANÉENNES

Patrick FABRE — directeur Maison de la transhumance — Domaine du Merle — Route d'Arles — 13300 Salon-de-Provence — France. contact@transhumance.org — www.transhumance.org — www.larouto.eu

Créée en 1997, l'association Maison de la transhumance réunit des éleveurs et bergers, des experts de l'agriculture, de l'environnement et des sciences humaines, des opérateurs culturels et des élus territoriaux, déterminés à unir leurs compétences pour assurer l'avenir de la grande transhumance ovine. Après avoir exercé comme ingénieur en élevage ovin à la Chambre d'agriculture des Bouches-du-Rhône, j'en suis le directeur depuis son origine.

Les principales missions

La Maison de la transhumance a pour principales missions de valoriser l'ensemble des dimensions culturelles de l'élevage pastoral et transhumant (savoir-faire, artisanat, drailles et carraires, patrimoine bâti, culturel et naturel, etc.) tout en prenant en considération les spécificités des territoires sur lesquels il se pratique. Pour cela, nous utilisons de nombreux moyens de diffusion et outils de médiation (expositions itinérantes, sentiers d'interprétation, malles pédagogiques, éditions d'ouvrages, conférences, ciné-débats...), permettant d'intéresser, de ravir et d'édifier les plus larges publics, et notamment ceux des jeunes et de la société urbaine, locaux et visiteurs. L'objectif est de les convaincre des utilités de l'élevage pastoral et transhumant et de la nécessité de prendre soin de son devenir en ayant conscience qu'il y va de l'intérêt de chacun. Nous proposons aussi la réalisation d'études dans le domaine de la valorisation patrimoniale de la transhumance, la mise au point de formations pour les acteurs du tourisme et de nombreuses autres prestations. L'association participe notamment à la création et l'organisation d'événementiels en lien avec l'activité pastorale du territoire : Rencontres du Mérinos à Arles, Festival du Film du Pastoralisme à Digne...

Le Domaine du Merle



Depuis 2012, la Maison de la transhumance est domiciliée au Domaine du Merle, propriété de l'Institut Agro Montpellier, au cœur de la plaine de La Crau. Légué en 1920 par la veuve d'un banquier marseillais féru d'agriculture et d'élevage, Félix Abram, ce grand domaine composé de prairies irriguées et de coussouls devient, conformément au vœu des légataires, un lieu central d'expérimentation et de formation. Là démarre et s'organise, après la Seconde Guerre mondiale, la modernisation de l'élevage ovin du Sud-Est de la France, avec la mise en place de formations pour les assistants-bergers départementaux, les éleveurs et les bergers transhumants et, en 1955, la constitution d'un haras de béliers de la race locale transhumante, le mérinos d'Arles. Aujourd'hui, le domaine du Merle poursuit ses missions de formation et d'expérimentation zootechnique, menées en collaboration avec l'INRAE et la filière ovine régionale. Il héberge le plus ancien centre de formation de bergers transhumants de France, se complète de deux alpages dans les Alpes-Maritimes et fait l'objet d'un plan stratégique devant lui permettre de devenir, dans les prochaines années, un centre de référence en agropastoralisme méditerranéen.

Un Centre euro-méditerranéen de ressources sur la transhumance

Nous avons inauguré au Merle en 2019 un Centre euro-méditerranéen de ressources sur la transhumance. Ces fonds sont composés d'ouvrages spécialisés, de revues et périodiques, d'archives, de rapports et matériaux de recherche, de documents iconographiques (principalement photographiques), sonores, analogiques et numériques, en provenance d'associations, d'institutions ou de particuliers. L'ensemble constitue une documentation unique en France sur la grande transhumance ovine, destinée aux chercheurs, éleveurs, étudiants, organisations professionnelles, administrations, associations, particuliers, etc. Un logiciel adapté au traitement d'archives a permis, au-delà de la gestion et de la consultation des fonds sur place, la mise en ligne d'un site Internet propre au Centre de ressources. Un important travail de numérisation des documents est en cours. Le Centre a pour vocation d'accueillir progressivement de nombreux autres fonds liés à la transhumance ou au pastoralisme.

La Routo, un itinéraire de randonnée pour la valorisation de la transhumance

L'une des créations les plus originales de la Maison de la transhumance est sans doute la

mise en œuvre de l'itinéraire «*La Routo*». Ce sentier de près de 550 km, qui s'appuie sur les anciennes voies de transhumance reliant la plaine de La Crau à la vallée de la Stura (Piémont), permet de valoriser les patrimoines naturels, paysagers et culturels issus de la pratique de la transhumance, ainsi que les métiers et les produits liés à l'élevage pastoral. Il se veut un outil de médiation innovant au service du développement des territoires et une initiative exemplaire sur les questions du partage de l'espace. L'homologation du GR® par la FFRandonnée a été obtenue en 2020, la parution du topoguide et l'ouverture du sentier en juin 2022. *La Routo* est positionnée comme outil innovant dans le Plan de Sauvegarde et de Valorisation de la Transhumance élaboré dans le cadre de l'inscription de la transhumance au patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Un de nos prochains objectifs est de l'inscrire dans le réseau des Itinéraires culturels européens afin de lui donner une meilleure lisibilité.



Où vas-tu berger ? Transhumance et société

Cette exposition itinérante a pour ambition d'interroger l'extraordinaire capital de connaissances, de savoir-faire, de races domestiques, de productions, d'espaces à protéger et de paysages dont les acteurs principaux sont le berger et la bergère d'ovins transhumants. Bergers et éleveurs, beaucoup le sont l'un après l'autre au cours de leur existence, mais tous partagent le même savoir. Salariés ou propriétaires, ils savent assumer la responsabilité du troupeau et rechercher en toutes circonstances l'équilibre qui doit nécessairement s'établir entre l'herbivore, le couvert végétal, le sol et le climat. D'où la pratique de la transhumance qui, en milieu méditerranéen surtout, demeure la plus adaptée. Elle y bénéficie de plus d'une expérience plurimillénaire, riche d'adaptations successives grâce auxquelles elle demeure d'actualité. Périodiquement renouvelée dans le déplacement entre la plaine et la montagne,

la relation qu'entretiennent les transhumants avec le monde peut être d'un grand profit dans la réflexion que mènent nos sociétés urbaines sur leur relation avec l'environnement. Pourquoi, de consommateurs et de spectateurs qu'elles sont à son égard, ne pourraient-elles pas, comme le sont les professionnels de l'élevage ovin transhumant, en devenir aussi les acteurs et les producteurs ? Ainsi doit être comprise l'inscription de la transhumance au patrimoine culturel immatériel de l'humanité, non pas comme une relique du passé, mais bien comme un modèle inspirant de relation entre l'homme et l'environnement. Au printemps 2026, nous avons déjà présenté cette exposition dans cinq lieux culturels entre la Provence et les Alpes et d'autres sites sont prévus dans les prochains mois.

L'implication dans le dossier d'inscription de la transhumance au patrimoine culturel immatériel

La Maison de la transhumance, au côté du Collectif des Races Locales de Massif (CORAM), a élaboré la fiche d'inventaire Provence-Alpes de la pratique de la transhumance et œuvré largement au processus d'inscription national qui a abouti en juin 2020. Nous participons depuis sa création au Comité de Pilotage et à l'élaboration du Plan de Sauvegarde et de Valorisation de la Transhumance. Des financements ont été obtenus en 2024 dans le cadre d'un programme porté par le Réseau national Agricultures et Ruralités, intitulé Animation Nationale et Inter-régionale pour Mêler Enjeux Ruraux et Agricoles. Il a permis le déploiement d'une stratégie nationale d'interprétation, de médiation et de communication autour des valeurs culturelles et sociétales de la transhumance, en lien avec les différents relais territoriaux dans les territoires et massifs concernés. Ce programme a abouti à la création de nombreux outils : charte graphique, kit de communication, agenda numérique, cartes représentant les flux de transhumance dans les différents territoires concernés, ainsi que la refonte du site Internet (transhumance-patrimoine.fr), la réalisation d'une brochure, d'une mallette pédagogique et d'une exposition itinérante «*Les transhumances en France*». L'ensemble de ces outils sont en cours de déploiement auprès des différents relais territoriaux. Enfin, la Maison de la transhumance a organisé un colloque international au Mucem (Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, Marseille) en avril 2026, en partenariat avec le CORAM, l'Association française de pastoralisme et le ministère de la Culture. Intitulé «*La transhumance au patrimoine culturel de l'humanité : un élan pour l'avenir ?*», ce colloque était également positionné dans le cadre de l'Année internationale des parcours et des éleveurs pastoraux (2026) proclamée par l'Assemblée générale des Nations unies.



BERGER SALARIÉ AU FIL DES SAISONS

Par Joseph BOUSSION

L'hiver, la colline vous avale. Pas les crocs dehors, pas de fracas. Elle vous avale doucement, par épuisement, par silence, par le poids de cette herbe rare qu'il faut aller chercher loin, toujours plus loin, dans les sous-bois de chênes verts et de genévriers qui ferment le ciel. J'ai appris ça sur les flancs de la montagne de Lure : la disette n'est pas un drame. C'est un rythme. Une exigence. Une façon qu'a la nature de vous rappeler que vous êtes de passage.

L'hiver en colline : nourrir et veiller

On descend d'un étage. La montagne est là-haut, gardée par la neige et le silence des loups. Ici, dans les collines des Alpes-de-Haute-Provence, entre Peyruis et la montagne de Lure, le troupeau cherche sa nourriture au pas. Sept à neuf heures par jour dans un dédale de chênes blancs, d'ajoncs s'accrochant aux genévriers. Un enfer vert, disait Jean-Luc, le berger qui m'a formé. Il avait raison. Après la sécheresse de 2022, les collines se sont retrouvées quasiment nues. Le troupeau a dû explorer encore, trouver les poches d'herbe là où la terre avait gardé un peu d'humidité.

Ce que peu de gens savent : en pâture les zones boisées des collines provençales, les brebis créent des coupures de combustible naturelles dans des territoires exposés aux incendies. Une fonction écologique silencieuse, que personne ne vient filmer. Le berger n'est pas un décor. Il est un acteur des écosystèmes.

Le printemps et la transhumance : le grand départ

Puis vient le moment. Ce matin de mai où l'on charge le pick-up avant l'aube, où les chiens sentent quelque chose dans l'air et ne tiennent plus en place. La transhumance — inscrite depuis décembre 2023 au Patrimoine Immatériel de l'Humanité par l'UNESCO — n'est pas une fête folklorique. C'est une nécessité biologique, économique, millénaire. C'est l'herbe qui appelle là où elle est disponible. C'est l'instinct des brebis de tête qui connaissent la route avant même que le berger ait donné le biai.

Cette année, Ulysse, l'âne, ouvre le cortège. Derrière le troupeau, Tetxa, ma chienne de conduite basque, encore jeune en matière de garde, qui forge ses automatismes au contact du troupeau. Puis les brebis, des centaines, dont les sonnailles construisent une musique propre à chaque alpage. Les redons indiquent les meneuses, les platelles signalent les traînardes, le silence soudain prévient d'un danger.

L'été en altitude : la gestion des quartiers

À plus de deux mille mètres, le temps obéit

à d'autres lois. On fait manger aux heures fraîches, on laisse chaumer pendant les heures chaudes, regroupé à l'ombre des arbustes d'aulne vert. Je découpe la montagne en quartiers. L'art n'est pas d'aller partout, c'est d'aller au bon endroit, à la bonne altitude, au bon moment. Les touffes de queyrel se pâturent tôt dans la saison, les parterres de sainfoin avec parcimonie. La botanique est une boussole.

La prédation reste le fond sonore permanent. Les loups de la meute locale ont appris à me lire, à connaître mes heures, les failles dans le dispositif. Chaque soir, les filets électriques se déplacent, les chiens de protection prennent leur place entre le troupeau et l'obscurité. Cinquante piquets, plusieurs allers-retours, parfois trente kilos sur le dos dans la pente. La FCO, la MHE — ces épizooties venues d'Afrique subsaharienne qui frappent les troupeaux depuis deux ans dans le Sud et les Alpes — sont venues s'ajouter à cette charge. Je suis médecin, infirmier, légiste. Je sais reconnaître une mammite à la démarche singulière d'une brebis au loin.



L'automne : la descente et le bilan

La montagne envoie ses premiers signaux en septembre. L'herbe pousse plus lentement. Les chamois disparaissent des barres rocheuses. Les vautours modifient leur altitude de vol. Les brebis elles-mêmes cherchent à monter vers les crêtes avant les premières neiges, comme si elles pressentaient la fermeture prochaine du monde d'en haut. Je lis ces signes. La fin de saison est un bilan silencieux, fait seul dans la cabane : les brebis ont-elles bien pris le poids nécessaire à la prochaine mise bas ? Il y a aussi le retour à la civilisation — une marée noire d'épuisement psychique. Le corps garde la montagne longtemps après qu'on l'a quittée.

Un berger du XXI^e siècle

On me demande comment on peut être berger et avoir une page Facebook suivie par des dizaines de milliers de personnes. Ma page n'est pas une mise en scène bucolique. C'est un acte politique. Montrer que quelqu'un veille là-haut, que quelqu'un marche dans le froid de septembre avec le troupeau — c'est résister à l'effacement. Ma bourse Nuffield m'a permis d'aller observer d'autres systèmes pastoraux : au Brésil, en Australie, en Tasmanie, au Lesotho, au Botswana. Partout le même constat : les bergers sont les gardiens invisibles d'écosystèmes entiers. Les prairies naturelles que nous entretenons sont l'un des grands puits de carbone de la planète. Personne n'en parle dans les COP.

Le slow food, le slow tourisme ont compris quelque chose que l'agro-industrie refuse d'entendre : la qualité ne s'accélère pas. Un agneau engraisé sur les hauteurs du Mercantour pendant quatre mois, c'est irremplaçable. Un Ossau-Iraty fabriqué à la main en estive, c'est une mémoire du lieu. Je ne suis pas un acteur du passé. Je suis une réponse au présent.

Pourtant, la profession se meurt dans l'indifférence. Entre soixante-quinze et cent-vingt heures de travail par semaine en estive. Des astreintes de nuit non reconnues. Des contrats saisonniers sans garantie de renouvellement. Nous conduisons des capitaux de plusieurs centaines de milliers d'euros avec des CDD précaires. Nous sommes comme l'herbe

que nous faisons manger : nécessaires, mais éphémères.

Ce que la montagne enseigne

Il m'a fallu plusieurs années pour comprendre que la montagne marche en moi. S'ancre. Il n'y a plus d'espace entre le lieu et mon corps.

Vivre avec un troupeau au fil des saisons, c'est accepter que certaines choses importantes ne s'accélèrent pas. La lenteur, parfois, est une forme de sagesse. Et les brebis, toujours, savent quelque chose que nous avons oublié : l'herbe est là où elle est, par la valse des saisons.



LA TRANSHUMANCE, UN ATOUT POUR LES AGRICULTEURS FACE AU DÉRÈGLEMENT CLIMATIQUE

Par Pierre Pujos, agriculteur bio et éleveur transhumant, Saint-Puy (Gers), France — président du GIEE Agrivaleur — www.agrivaleur.fr

« Pour moi, la transhumance n'est pas seulement une tradition à préserver : c'est une réponse concrète aux défis environnementaux, agronomiques et humains de notre temps. »

Installé à Saint-Puy, dans le Gers, j'exerce depuis vingt-sept ans une agriculture biologique, tournée vers la fertilité des sols, la biodiversité et la résilience des systèmes agricoles. Biologiste de formation et après avoir été homologateur de produits phytosanitaires pour le ministère de l'Agriculture et enseignant en agronomie, j'ai fait le choix, dès 1998, de convertir les terres familiales à l'agriculture biologique et, plus récemment, d'intégrer l'élevage ovin transhumant au cœur de mon système.

« J'ai introduit un troupeau de brebis pour des raisons agronomiques, obtenir une complémentarité entre l'animal et la production de céréales. Pour simplifier, un troupeau de

brebis pour produire du blé sans engrais et avec très peu d'énergie fossile ».

Depuis six ans, je mène chaque printemps



un troupeau d'environ 200 brebis de race locale pyrénéenne «Tarasconnaise», rustique depuis les coteaux du Gers jusqu'aux estives pyrénéennes, plus précisément jusqu'à Ardengost, dans les Hautes-Pyrénées. Un parcours de 160 km en une quinzaine d'étapes, suivant le Chemin de César.

Cette pratique est pour moi une stratégie économique autant que culturelle. Elle permet aux pâturages d'hiver de se régénérer naturellement, de réduire les coûts alimentaires du troupeau et de favoriser une viande de qualité, tout en maintenant un lien vivant avec les paysages et les saisons.

Faire transhumérer le troupeau à pied est un choix réfléchi. Depuis 2020, nous réalisons le trajet entièrement à pied, en privilégiant les chemins de terre ou petites routes, ce qui engage une organisation importante : déclaration des parcours, coordination avec les municipalités, compagnonnage avec des bénévoles et autres marcheurs. Sans oublier une logistique adaptée pour le troupeau et les accompagnants.

«L'intérêt de la transhumance à pied n'est pas seulement symbolique : c'est aussi un outil d'éducation populaire, un moment de partage avec les habitants des villages traversés, des randonneurs, et ceci toutes générations confondues.»

Sur le plan technique, les brebis pâturent toute l'année sans recours au foin ou au grain dans leur alimentation. Face au dérèglement climatique et au manque de ressources fourragères à certaines périodes de l'année, le déplacement des troupeaux sur le territoire est une vraie

solution alternative que je tente de partager et de convaincre d'autres éleveurs de l'adopter à travers notamment les actions de l'association Agrivaleur, reconnue groupement d'intérêt économique et environnementale et qui a obtenu le trophée national de l'agro-écologie en 2025. En tant que président de ce GIEE, j'interviens dès qu'on me le demande et mets en avant cette démarche de transhumance appelée « Au fil de l'herbe », afin de démontrer comment le troupeau s'inscrit dans un système intégré et participe à la fertilité des sols tout en réduisant les besoins en carburants et autres intrants pour les céréales. Ce retour de l'animal sur la ferme s'inscrit dans une logique d'autonomie et de résilience qui fait sens dans un contexte de changement climatique et de volatilité des prix.

Au-delà des enjeux techniques, ce long parcours avec mes brebis est devenu une expérience humaine profonde. Chaque étape est l'occasion d'échanges avec les communautés locales, d'accueil festif dans les villages, de sensibilisation auprès des enfants et des adultes à une pratique qui lie culture, patrimoine et durabilité.

«Quand je vois des familles marcher avec nous, des enfants découvrir les brebis, des élus organiser des haltes festives, je mesure combien la transhumance est aujourd'hui un lien vivant entre patrimoine et futurs possibles.» Pour moi, transhumance et agro-écologie sont indissociables : elles rassemblent des dimensions sociales, environnementales et éducatives qui permettent de penser une agriculture résiliente, respectueuse du vivant et ouverte sur l'avenir.



LA TRANSHUMANCE, BIEN PLUS QU'UN DÉPLACEMENT DE TROUPEAUX ET D'HUMAINS...

Marie-Claude Bal, maîtresse de conférences, Géographe de l'environnement, spécialiste des paysages agropastoraux euro-méditerranéens, GEODE UMR5602, Université de Limoges.

2026 a été proclamée Année internationale des parcours et des éleveurs pastoraux (iyrp.info) par l'Assemblée générale des Nations unies dans le but de mieux faire connaître l'importance et le rôle des éleveurs pastoraux et des terrains de parcours dans la création d'un environnement durable, d'une croissance économique et de moyens de subsistance résilients pour les communautés, sur toute la planète. Les initiatives de reconnaissance considérées telles qu'annoncées semblent exister pour ne pas figer la pratique de la transhumance, mais au contraire pour envisager comment elle va perdurer. La transhumance verticale est une des plus anciennes formes de circulation périodique montagnarde des troupeaux et des sociétés qui consiste à migrer le bétail entre les pâturages d'hiver en plaine et les vastes étendues de prairies en altitude l'été. C'est une pratique directement liée au pastoralisme, en mode d'élevage extensif en pâturages naturels. Les travaux archéologiques et paléoenvironnementaux ont déjà démontré que les paysages agropastoraux sont l'héritage fragile de la coévolution entre les sociétés et leur environnement sur l'Holocène (Bal et al., 2023; rendu et al., 2016). La société assiste à un moment charnière dans la valorisation des socio-écosystèmes pastoraux, alors même qu'ils tentent de répondre à d'importants forçages impulsés par le changement global, en particulier

le dérèglement climatique (baisse des ressources, fonte des glaciers, érosion des sols...) et les conflits d'usage et de partage de l'espace (élevage-prédation-tourisme, difficile renouvellement des éleveurs, gentrification en montagne, émergence de nouveaux modes de loisirs...). C'est seulement en 2023 que le GIEC inscrit dans son rapport AR6 WGII que les montagnes atteignent leur limite d'adaptation au réchauffement dès + 1,5 °C. Le Centre International des Montagnes du Sud (CIMES, Direction, Bal Marie-CI) est un Groupement d'Intérêt Scientifique, qui réunit des académiques et des non-académiques pour traiter ensemble des enjeux de ces socio-écosystèmes fragiles et résilients à la fois. Accompagner les acteurs de ces territoires de montagnes pour qu'ils puissent continuer leurs pratiques et transmettre aux générations futures l'histoire de leur paysage. Le CIMES (univ-tlse2.fr/accueil/recherche/instituts-federatifs/cimes) soutient l'année exceptionnelle 2026 dédiée à la transhumance, qui est bien plus qu'un simple déplacement de troupeaux et d'humains. La traversée des villes, villages, hameaux, routes, chemins, ruisseaux, prairies, estive, etc., nous rappelle les liens, les trajectoires que tous nous coconstruisons ensemble depuis des millénaires.



Traite en Vallée d'Ossau à 1400 m



Transhumance Pyrénées

HOW CULTURAL ANTHROPOLOGY HELPS CULTURAL DIPLOMACY

Ioana Baskerville, PhD, Senior, Romanian Academy–Iasi Branch, national focal point for the UNESCO 2003 Convention of the Ministry of Culture of Romania

As a representative of the Ministry of Culture of Romania working in the field of intangible cultural heritage, I became involved in a major multinational initiative under the framework of the UNESCO 2003 Convention. One of my first responsibilities was to participate in the preparation of an international nomination file concerning a traditional horse-breeding practice, developed jointly by seven countries and successfully inscribed on the UNESCO Representative List of the Intangible Cultural Heritage of Humanity in 2023.

This experience was both demanding and rewarding. It pushed me quickly toward understanding the significance of the UNESCO framework as a platform for negotiating and conveying cultural meanings. When working with intangible cultural heritage, one is entrusted with representing the voices of communities, practitioners, and collective actors whose traditions are deeply embedded in their daily lives and identities. These voices must be transmitted faithfully and respectfully in international forums.

Through this process, I came to appreciate the power of multilateralism. Multilateral dialogue allows cultural expressions to be presented not as isolated or competitive markers of difference, but as complementary voices contributing to a shared heritage across regions and countries. Cultural anthropology—with its focus on human diversity, its reflexive traditions, and its awareness of historical biases in representing cultures—provides an ideal intellectual framework for engaging in this kind of dialogue.

Anthropological thinking encourages careful listening, contextual interpretation, and critical self-reflection, all of which are essential for responsible cultural diplomacy.

I often share these experiences with my students at the Alexandru Ioan Cuza University of Iasi in Romania. Their perspectives—frequently critical of nationalist appropriations of culture and deeply concerned with the need for a more inclusive and interconnected world—continuously challenge me to reflect further on my own assumptions and responsibilities. In many ways, these conversations renew my own critical and self-critical approach to cultural heritage work.

The Transhumance File: A More Complex Multinational Endeavour

The multinational nomination concerning **Transhumance—the seasonal driving of livestock**, however, represented an even more complex undertaking. Between 2021 and 2022, a group of ten State Parties collaborated to extend an inscription originally established in 2019. During this process, I became even more aware of the extraordinary diversity of perspectives brought forward by colleagues from across Europe.

Together we worked to document and support the intricate cultural ecosystem represented by seasonal mobile pastoralism. Transhumance is far more than an agricultural technique. It encompasses knowledge systems, social practices, rituals, ecological adaptation strategies, and community identities. In many



regions, the routes followed by shepherds and their herds historically crossed territories that today belong to different nation-states. For this reason, the practice itself has always been organically transnational.

The successful extension of the inscription was approved by the Intergovernmental Committee of the **UNESCO** Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage at its session in Botswana in 2023.

Expanding the Network

The momentum generated by this process did not stop there. Interest in transhumance expanded further through cooperation with environmental governance frameworks. In particular, the multilateral framework of the **United Nations Environment Programme** provided an additional dimension through its involvement in the **Carpathian Convention**, a regional agreement promoting collaboration among the seven countries sharing the Carpathian mountain region.

When news of the UNESCO recognition reached neighboring countries in the Carpathians, it generated significant enthusiasm. These mountain landscapes have historically been interconnected through pastoral mobility. Shepherds and herds moved across mountain passes long before modern national borders existed. Consequently, the cultural practices associated with transhumance in Romania are closely linked to those in other Carpathian countries.

This realization sparked a new wave of interest among additional states—particularly Poland, Slovakia, Serbia, and Ukraine—to participate in a further extension of the UNESCO nomination. Romania accepted the responsibility of coordinating this new initiative. At the same time, Bulgaria and Türkiye also joined the process, with the full support of the ten states already involved in the existing inscription.

The collaboration ultimately brought together sixteen State Parties. Preparing the new nomination required extensive research, consultation with communities, and detailed bureaucratic coordination. Despite the complexity of the process, the similarities among the pastoral systems of these countries—alongside the shared challenges they face in the modern world—made the final result both meaningful. As the Romanian coordinator of the process, I experienced this work as a journey of discovery. The completed nomination file was submitted to the Secretariat of the UNESCO 2003 Convention in March 2025. We are currently awaiting the evaluation results, which

will be presented during the meeting of the Intergovernmental Committee scheduled to take place in China in December.

Transhumance as a Bridge Between Worlds

Transhumance is an extraordinary subject of study. More than simply a research topic, it represents a powerful connector across multiple dimensions. It links landscapes and communities, connects humans and animals, and bridges scientific knowledge of animal husbandry with deeply rooted local cultural practices.

In our collaborative experience, transhumance also connected institutional frameworks—between UNESCO's cultural diplomacy and the environmental cooperation fostered by UNEP. Across European mountain ranges, the practice illustrates how culture and nature cannot be separated; they form a single living system shaped by generations of interaction.

For this reason, transhumance offers a remarkable example of the diplomatic power of culture. Cultural heritage becomes a platform for dialogue, cooperation, and shared responsibility.

The Role of Cultural Anthropology

In such complex contexts, cultural anthropology plays a crucial role. It offers tools for interpreting cultural meanings, mediating between different perspectives, and translating local knowledge into forms that can be understood in international policy discussions. While working on the transhumance nomination, I often found myself translating the language of animal husbandry into cultural categories while remaining attentive to the lived realities of pastoral communities. This required learning from many different fields: life sciences, ecology, biodiversity studies, cultural landscape research, vernacular architecture of shepherd shelters, and even soil science and environmental history.

Equally important was learning from the practical experience of international cooperation itself. Multilateral diplomacy requires patience, trust, and the capacity to recognize shared goals across diverse contexts. I learned invaluable lessons from my colleagues across the sixteen participating countries. I was also fortunate to work closely with members of the Romanian delegation to UNESCO, whose leadership and diplomatic expertise provided constant inspiration and support.



POUR CONCLURE

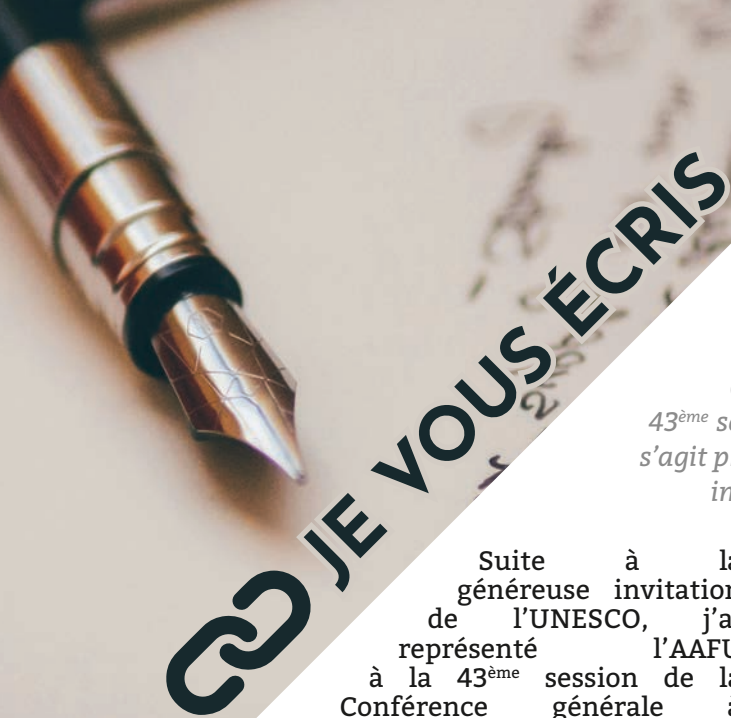
Jean Audouze, Astrophysicien, Président d'Honneur de l'AAFU et directeur de recherche émérite au CNRS

La transhumance constitue une pratique séculaire qui intéresse au premier chef l'UNESCO, puisqu'elle associe un très grand nombre d'aspects (élevage, soumission aux rythmes naturels de la nature, économie, culture et traditions). De plus, elle concerne une grande variété de régions du globe et donc de nombreux pays membres de l'UNESCO. L'inscription de la transhumance sur le registre du patrimoine immatériel par l'UNESCO s'impose comme une évidence. Il est donc souhaitable et souhaité que les différentes organisations liées à l'UNESCO (commissions nationales pour l'UNESCO, écoles et chaires associées à l'UNESCO, clubs UNESCO...) contribuent chacune à leur manière au succès de l'année mondiale de la transhumance. Ce dossier «Grand Angle» rassemblé et organisé par Fabienne Gilot, responsable du Club UNESCO «Transhumance et traditions» de Saint-Gaudens, témoigne bien que la transhumance constitue un thème en parfaite adéquation avec les programmes et les actions de l'UNESCO, qui cherche à créer des ponts entre la culture, l'éducation, le respect de la nature et les différentes pratiques scientifiques, industrielles et agricoles.

La transhumance est par définition reliée strictement aux rythmes de la nature, aux saisons, qui résulte à la fois de l'inclinaison de la Terre vis-à-vis de son orbite autour du

Soleil ainsi que du caractère régulier de son déplacement sur cette orbite. Les cycles de la nature, tels que les migrations animales, la chute et le retour des feuilles de beaucoup d'arbres, l'évolution de la végétation auxquels la transhumance est strictement reliée, sont régis à la fois par la rotation de la Terre sur elle-même et par son mouvement autour du Soleil. Nous-mêmes vivons sur des cycles diurnes. Le caractère cyclique des saisons, des migrations animales, de la végétation et de la foliation, de la transhumance et de nos propres vies est strictement relié au fait que la Terre est une planète tournant sur elle-même en 24 heures et faisant un angle d'environ 28° avec son orbite quasi circulaire autour de son étoile, le Soleil. Le rayon de son orbite est de 150 millions de kilomètres et sa période de rotation est de 365,25 jours.

En bref, la transhumance inventée il y a de nombreux siècles par les bergers et les vachers de nombreux pays est une activité à la fois naturelle et traditionnelle fondée sur les rythmes de la nature imposés par les mouvements de la Terre sur elle-même, ainsi qu'autour du Soleil. Il est donc évident que, pour toutes ces raisons, elle doit intéresser l'UNESCO dans toutes ses composantes ainsi que les scientifiques qui étudient les cycles qui régissent la Terre et la Vie à sa surface.



JE VOUS ÉCRIS DE SAMARCANDE

Patrick Gallaud, président AAFU/AFUS

Cette lettre n'a pas vocation à être un compte-rendu de la 43^{ème} session de la Conférence générale (voir pages suivantes). Il s'agit plutôt de partager avec les lectrices et les lecteurs quelques impressions que j'ai pu ressentir au cours de cette mission.

Suite à la
généreuse invitation
de l'UNESCO, j'ai
représenté l'AAFU
à la 43^{ème} session de la
Conférence générale à
Samarcande.

Mon voyage a duré 40 heures pour rejoindre Samarcande et je ne regrette pas ce long périple qui m'a préparé progressivement à quitter l'Occident pour l'Orient.

Déjà Istanbul : le gigantesque aéroport fait figure de pont entre l'Ouest et l'Est. Bon nombre de restaurants et de boutiques donnent à sentir de nouveaux parfums, même si on n'échappe pas à McDonald's.

Et puis, au petit matin, Tachkent, la capitale de l'Ouzbékistan. Toute une journée où il fallait choisir entre dormir à l'hôtel ou prendre le poulx de la ville, ce que j'ai choisi. Les agences de voyages affirment que Tachkent n'est pas intéressante et qu'on peut l'éviter. Pourtant, l'architecture de cette capitale et ses larges avenues rappellent le passé soviétique de cette nation, clé indispensable pour comprendre la situation actuelle. De plus, son centre d'art contemporain et ses nombreuses galeries d'art sont des témoignages d'une société en mouvement. Enfin, ce « métro-musée » — le premier construit en Asie centrale — est un ouvrage « collector », avec ses stations habillées de marbre, de verre, de granite et d'albâtre, chacune d'un style différent et illustrant des thématiques diverses, comme celle de la conquête de l'espace ou autres romans nationaux.

À nouveau au petit matin, et pour la dernière étape, il faut emprunter le train à grande vitesse

ouzbek, qui relie Tachkent à Samarcande en moins de trois heures.

À la gare, l'accueil est plus que chaleureux : une multitude de volontaires multilingues et enthousiastes nous attendent, fiers d'accueillir un événement de cette envergure.

Un bus va nous conduire au lieu de la Conférence qui est situé un peu à l'écart de la ville, le temps d'apercevoir de nombreuses coupoles bleutées, marque de fabrique de la capitale de la route de la soie. Soudain, mon regard est attiré par de très nombreuses collines jaune-orange, disons de couleur ocre, qui semblent inhabitées, et que nous longeons assez longtemps. Un paysage inhabituel dont je comprendrai plus tard l'intérêt archéologique.

Un vol direct Paris-Samarcande ne m'aurait jamais permis d'accumuler autant de découvertes et d'enseignements avant de participer à cette Conférence historique « hors Siège », la première depuis 40 ans.

Le bilan des travaux est présenté dans les pages qui suivent, mais je ne peux pas passer sous silence deux « événements parallèles officiels » qui ont donné tout son sens à cette 43^{ème} session.

En premier lieu, le premier Prix UNESCO « Ouzbékistan Beruniy » pour la recherche scientifique sur l'éthique de l'intelligence artificielle, remis le 6 novembre 2025. Une occasion de se rappeler que Al-Biruni, né il y a plus de 1000 ans dans cette région, est incontestablement l'un des plus grands savants du monde islamique. Il fut à la fois astronome, mathématicien, physicien, géographe, historien, linguiste, pharmacologue et, de surcroît, philosophe et poète. Profondément tolérant et libre de préjugés, il fut le promoteur d'une compréhension mutuelle entre Orient



et Occident. Cette quête incessante du savoir au XIV^e siècle ressemble par bien des côtés à la saga actuelle de l'intelligence artificielle (IA). Mais même si les progrès de la science et de la médecine, notamment, bénéficieront certainement de l'IA, nombreux sont ceux qui appellent de leurs vœux une régulation éthique de cette nouvelle technologie.

Rien d'étonnant à ce que, parmi les trois lauréats de l'année, figure le professeur Virgilio Almeida, de l'université fédérale de Minas Gerais. Ancien secrétaire brésilien à la politique des technologies de l'information, ses recherches examinent notamment l'impact de l'IA et des algorithmes sur la démocratie et les inégalités, tout en prônant une gouvernance technologique, éthique et démocratique. Incontestablement ce prix, né en terre ouzbek, est arrivé à point nommé.

Autre événement parallèle majeur de cette Conférence : la création d'une Journée mondiale de la famille des langues turciques (ou turques) célébrée à partir de 2025, le 15 décembre. Son but : promouvoir le turc et ses langues cousines, ainsi que les cultures et le patrimoine commun aux États turcophones, ces langues étant parlées par quelque 250 millions de personnes sur un territoire qui s'étend des Balkans à la Chine.

En reconnaissant cette nouvelle Journée, l'UNESCO est fidèle à son engagement en faveur du multilinguisme, de la diversité culturelle et du dialogue entre les peuples. Cette décision prenait encore plus de sens adoptée à Samarcande.

Samarcande, précisément. Les « congés » du week-end m'ont permis de découvrir, comme les autres participants, cette ville où tant de caravaniers, de savants, d'artisans se sont croisés au fil des siècles. Bien sûr, la Samarcande de Tamerlan et de ses successeurs au XIV^e siècle, grands constructeurs de mosquées et de madrasas (écoles coraniques), qui a su attirer les meilleurs talents et faire de cette ville un carrefour des cultures ainsi qu'un lieu d'échanges commerciaux et culturels.

Mais aussi les collines de couleur ocre que j'avais identifiées à mon arrivée et que je souhaitais découvrir de plus près. On m'avait indiqué un musée archéologique, Afrasiab, édifié sur la colline, qui pourrait m'éclairer : en fait, sous ces collines, se situent les « anciennes Samarcandes » dont on peut dire aujourd'hui que la première construction remonte à 2750 ans.

Afrasiab donne à voir les richesses des fouilles archéologiques retrouvées dans ces onze couches historiques, témoignage d'un brillant passé commercial et culturel. La découverte la plus récente est la « peinture des ambassadeurs », qui permet de nous plonger visuellement dans les fastes d'une diplomatie du commerce mondial au VII^e siècle de notre ère. Elle confirme à coup sûr le rôle stratégique

de Samarcande, dès cette époque et même auparavant.

Cette vaste fresque donne à voir le roi de Samarcande, Varkhuman, recevant des délégations étrangères, notamment de la Chine et de la Corée, ainsi que des personnages turcs. Un autre mur évoque l'Inde, pôle majeur du commerce de l'époque.

Ainsi, ces 200 hectares de collines abritent l'histoire d'une ville attachée profondément depuis tant de siècles au dialogue des cultures, au commerce et aux idées nouvelles.

Lorsqu'elle se reconstruira au XIV^e siècle au pied de la colline, sous l'impulsion de Tamerlan, elle poursuivra et renforcera cette ambition interculturelle jusqu'à ce que l'UNESCO en fasse tout naturellement le lieu de sa Conférence statutaire. Pour tous les promoteurs de la diversité culturelle, de la compréhension mutuelle et en définitive de la paix, Samarcande, en novembre 2025, était vraiment « the place to be ».

J'ai apprécié le témoignage de la présidente du Conseil exécutif qui, à la séance de clôture, disait qu'elle était retournée le matin même s'asseoir face à la place du Régistan, symbole universel de la ville. Comme pour s'imprégner de l'esprit des lieux avant de repartir.

Car c'est le moment du retour : il me faudra autant de temps qu'à l'aller pour revenir à Paris. Et, encore une fois, c'était le meilleur plan : même après ce long périple jalonné d'escalades, et après avoir atterri lentement à Roissy, je réalise brutalement que je suis à mille et une lieues de Samarcande que je viens de quitter. Me voilà en effet confronté aux téléviseurs de l'aéroport diffusant en continu des images des conflits en cours dans le monde.

Très vite, je vais retrouver les membres du Comité exécutif de l'AAFU et du Comité de rédaction de LIEN/LINK, l'occasion de nous rappeler que, face aux dérives du monde actuel, nous avons le devoir de transmettre auprès de nos collègues, retraités et actifs et, à travers eux au monde entier, les mille et un enseignements millénaires de Samarcande.



FAITS MARQUANTS DE LA 43^{ÈME} SESSION DE LA CONFÉRENCE GÉNÉRALE DE L'UNESCO

(Samarcande, Ouzbékistan, 30 octobre – 13 novembre 2026)

Highlights (Faits saillants)

– Élection de M. Khaled El-Enany (Égypte) avec 172 voix au poste de directeur général pour un mandat de quatre ans (2025-2029); il est le premier ressortissant du monde arabe et le deuxième Africain à occuper cette fonction depuis la création de l'UNESCO.

– Première Conférence générale organisée hors siège depuis 40 ans, après celle de Sofia (Bulgarie) en 1985 (23^{ème} session).

– Élection de l'ambassadeur du Bangladesh à la présidence de la 43^{ème} Conférence générale; son nom avait été recommandé par le Conseil exécutif à la suite d'un vote serré l'opposant à l'ambassadeur du Japon auprès de l'UNESCO.

– Participation de trois chefs d'État (les présidents de la République d'Ouzbékistan, de la Serbie et de la Slovaquie); le président de la République française a envoyé un message vidéo rendant hommage à la directrice générale sortante, Mme Audrey Azoulay, au terme de ses deux mandats à la tête de l'Organisation (2017-2025).

– Hommage à la directrice générale : Hommage à Mme Audrey Azoulay, directrice générale de l'UNESCO (2017-2025).

– Les États-Unis d'Amérique, qui avaient annoncé précédemment leur retrait officiel de l'UNESCO, n'ont pas participé à cette session et ne siégeront pas au Conseil exécutif pour le restant de leur mandat (2023-2027) jusqu'à la date de ce retrait effectif (31/12/2026); suite à leur départ, la Chine deviendra le premier contributeur du budget régulier de l'UNESCO; la Fédération de Russie n'a pas été élue lors de cette session à la Conférence générale.

Programme et budget

– Adoption d'une Recommandation sur l'éthique des neurotechnologies : l'UNESCO adopte le premier outil. Il s'agit là du 7^{ème} instrument normatif global — et du 5^{ème} dans le domaine scientifique — adopté par l'UNESCO depuis la 39^{ème} Conférence générale (2017).

– Recommandation concernant la science et les chercheurs scientifiques (2017)

– Déclaration de principes éthiques en rapport avec le changement climatique (2017)

– Recommandation sur les ressources éducatives libres (REL) (2019)

– Convention mondiale sur la reconnaissance des qualifications relatives à l'enseignement supérieur (2019)

– Recommandation sur l'éthique de l'intelligence artificielle (2021)

– Recommandation sur une science ouverte (2021)

– Adoption du programme et budget pour 2025-2029 (43 C/5) avec un budget intégré à hauteur



de 1,8 milliard \$ (dont 610 millions pour le budget régulier, le reste, soit 1,2 milliard \$, provenant de contributions volontaires attendues).

Side events (Événements parallèles)

– Panel thématique : « UNESCO : quel mandat pour demain ? »

— 14^{ème} Forum des jeunes

— 12^{ème} réunion interrégionale des commissions nationales pour l'UNESCO (29/10/2026)

– Concert de Jean-Michel Jarre, ambassadeur de bonne volonté de l'UNESCO, sur la place principale du Régistan, site classé au patrimoine mondial.

Proclamations et autres décisions

— Décennie internationale de la culture au service du développement durable (2027-2036)

— Semaine de l'éducation culturelle et artistique de l'UNESCO (4^{ème} semaine de mai)

— Journée internationale de l'engagement dans la science pour le développement durable (27 novembre)

— Journée internationale des petits États insulaires en développement (PIED/SIDS) (25 avril)

— Journée mondiale de la langue grecque (9 février)

— Journée mondiale de la famille des langues turques (15 décembre)

— Commémoration de la Journée du Vesak à l'UNESCO

— Reconnaissance et observance de l'Aïd al-Fitr et de l'Aïd al-Adha à l'UNESCO

— Reconnaissance du kiswahili comme langue officielle de la Conférence générale de l'UNESCO

AAFU

– Intervention du président de l'AAFU en commission APX.

ALDINE

Painter of visions
Maha Bulos

His name may not mean much to a lot of people now, yet there was a time in the life of Abdellatif Ala El Dine, known as Aldine, when his art was loved and admired by many. In an article published in the French *Revue des Deux Mondes* dated May 1971, Aldine is considered as 'one of the most intriguing and renowned painters of our time'. A man of multiple careers, nothing at first glance destined him to become an artist.

Aldine was born in Cairo on 12 April 1917. He came to Paris in 1934 and enrolled in the School of Pharmacy at the Sorbonne, the first Egyptian to be admitted there. He soon felt he did not have the vocation to be a pharmacist and changed over to chemistry, obtaining a doctorate in physical sciences instead.

He began painting in the mid-'40s. He returned to Egypt in 1947 and worked at the National Starch Company which manufactured detergents and had a number of inventions to his name. He was closely connected to the future Egyptian president Gamal Abdel Nasser, who sent him to Paris in March 1953 in order to facilitate doctorate studies in France for students from his country. He first served as a Cultural Attaché at the Egyptian embassy, then director of the Egyptian Education Bureau and Permanent Delegate to UNESCO. Many of the students he helped returned home to important posts.

As of 1958, Aldine moved away from his diplomatic career and devoted himself to art, working in a small studio in Montparnasse. His name appears in many art books, the most famous being the one dedicated to the eighty most celebrated painters chosen by an international commission from around the world. He was encouraged by the art historians and art critics Michel Ragon, Jacques Lassaigue, Bernard Dorival and others. Ragon referred to Aldine in his book *Naissance d'un art nouveau*, published in 1963, and collaborated with him on another publication. He also introduced him to the French art critic, author and poet Jean Cassou. Aldine had his first individual exhibition in Paris in 1960, and the following year he obtained French nationality.

Aldine painted by what he once described as 'visions'. 'The abstraction of these visions is essential to reach the most poetic form of thought,' he wrote. What do we see in his paintings? One art critic wrote that it did not matter whether we perceived the bottom of the sea or charred ruins, as long as we saw 'beyond', if not 'the hereafter'. To see beyond the surface is to exercise one's freedom, which, he added, is a major feeling dominating the artist's work.

Aldine's work has been shown in several individual and group exhibitions internationally and he participated in the 'Salon de mai' in Paris regularly from 1962 to 1967. He was also a sculptor, and his best-known work, 'The Man of Hiroshima', has been displayed in many exhibitions in France and abroad.

The Musée d'art moderne de la Ville de Paris and the Musée national d'art moderne (Centre Pompidou) acquired several of Aldine's works, which can also be found in museums in Lille and Pau (France), as well as in Cairo, Alexandria and Algiers.

One of Aldine's patrons and his most fervent collector was the late Prince Sadruddin Aga Khan, who had over 50 of his paintings.

When I was researching this article, I contacted the family of a private art collector in Germany who knew Aldine personally and was a great fan of his work. They sent me information about the artist, including the leaflet of a 1977 retrospective exhibition at the 'Galerie du centre' in Paris. The leaflet is the last reference to Aldine's work that I was able to find, and from it I learned that he wrote a book on fundamental physics published in 1976.

Aldine passed away in 1992.





The City of Ys. Oil painting on canvas, 169 × 215 cm, donated by Egypt in 1978

One of the legends surrounding the city of Ys (usually written with one 's') says that King Gradlon of Cornouaille (Gralon in Breton) built the city, which was protected by a dyke, at the request of his daughter Dahut, where she secretly entertained sailors and had a different lover every night. During one of the feasts, she and a sailor stole from her father the only key to the dyke and opened it, flooding the city. The legend situates the city under the bay of Douarnenez in south-west Brittany (France). It is also said that Lutèce was later called Paris because 'par Ys' means 'similar to Ys' in the Breton language, a pun on the modern city of Paris!

ROSALIE MANN, LE DÉFI DU PLASTIQUE NOUS CONCERNE TOUS

Entretien avec Claudine Monteil,
présidente de l'association « Femmes
Monde », ancienne diplomate.

Vous êtes présidente fondatrice de « No More Plastic » et vous alertez depuis plusieurs années sur l'impact de la pollution plastique. Pouvez-vous nous parler de cette invasion et de ses conséquences ?

La pollution plastique ne se résume pas à une question de gestion des déchets, d'optimisation des emballages ou de réduction du plastique à usage unique. Elle constitue une contamination biologique diffuse, systémique et durable.

Si les emballages plastiques sont de plus en plus contestés, c'est pour une raison simple et documentée : le plastique se fragmente tout au long de son cycle de vie en micro et nanoplastiques qui s'accumulent dans l'air, l'eau, les sols et dans nos corps.

L'industrie du plastique affirme aujourd'hui devoir défendre ce matériau. Pourtant, il existe un vrai problème sanitaire. Car le plastique issu de la pétrochimie est porteur de substances chimiques et génère des particules invisibles capables de pénétrer les écosystèmes et les corps humains. Ces particules agissent comme de véritables « éponges à polluants », concentrant pesticides, métaux lourds et perturbateurs endocriniens. Les plus petites franchissent les barrières cellulaires, ce qui explique leur diffusion dans l'ensemble de l'organisme. Les particules de plastique sont désormais détectées dans le sang, les poumons, le cerveau, le cœur, les os, la salive, les spermatozoïdes et le placenta humain.

De nombreuses études établissent des liens avec des pathologies graves : hausse de l'infertilité, maladies cardiovasculaires, AVC, troubles neurodégénératifs et cancers. Ce sont des faits scientifiques que j'ai d'ailleurs réunis dans mon livre : « No More Plastic: comment le plastique ruine notre santé », publié aux Éditions La Plage. Ce livre a été sélectionné lors de l'UNOC comme ouvrage de référence sur l'impact de la pollution plastique sur la santé. Il rend accessibles au grand public les travaux scientifiques les plus récents et

met en lumière les liens établis entre les micro et nanoplastiques et leurs effets sur la santé humaine, l'économie et le climat.

J'y développe une analyse rigoureuse des transformations nécessaires pour sortir de l'ère du plastique. J'y démontre également, au regard de l'état actuel des connaissances, en quoi le recyclage du plastique, loin d'apporter une solution, contribue à aggraver les impacts sanitaires et climatiques. J'y documente enfin pourquoi les femmes sont particulièrement exposées à cette pollution et comment cette exposition affecte les enfants à naître.

Les emballages représentent à eux seuls près de 36 % des quelque 500 millions de tonnes de plastique produites chaque année dans le monde. Si l'on y ajoute les textiles synthétiques, ce chiffre dépasse les 50 %. Le plastique n'est pourtant pas indispensable à ces usages. Rien, dans un pot de yaourt, un textile ou un gobelet jetable, ne justifie l'emploi d'un matériau conçu pour résister à l'extrême et durer une éternité.

L'idée n'est pas de faire du plastique bashing. Ce matériau est formidable, mais il devrait être réservé à des usages d'exception : le médical critique, l'aéronautique et le spatial, les centrales nucléaires ou le transport de substances dangereuses, des contextes où ses propriétés sont réellement indispensables et utiles, où l'exposition humaine à sa toxicité peut être strictement maîtrisée.

Je suis arrivée sur les dangers du plastique quand ceux-ci ont surgi dans nos vies en raison des soucis de santé de notre fils. Depuis sa naissance, il souffrait d'asthme chronique, mais, au fil des années, ses difficultés respiratoires se sont intensifiées. Un soir, aux urgences, face à ma détresse, un médecin sans doute désireux de me reconforter m'a dit : « C'est normal, c'est la



pollution.» Ces deux mots dans la même phrase m'ont fait l'effet d'un électrochoc. Comment étions-nous arrivés au point où la pollution soit perçue comme un état normal, qu'il nous fallait tolérer ou vivre avec ?

Les femmes sont-elles les plus exposées à la pollution plastique, notamment dans les pays industrialisés où l'omniprésence du plastique dans le quotidien est devenue la norme ? Dans les pays riches, comme la France, les femmes ont littéralement le luxe de «vivre dans le plastique» : alimentation emballée, textiles synthétiques, cosmétiques, protections hygiéniques, objets du quotidien. Tout ce que les femmes consomment est soit emballé dans du plastique, soit en contient directement.

Le corps des femmes présente une grande vulnérabilité pour des raisons biologiques et hormonales. Notre métabolisme a un taux d'œstrogènes plus élevé et une proportion de masse grasse plus importante. Nous stockons donc davantage tous les perturbateurs endocriniens présents dans le plastique, en particulier lors du cycle de la femme, à savoir durant la puberté, les menstruations, la grossesse, la lactation et la ménopause. Autrement dit, nous sommes plus vulnérables à cette pollution près de la moitié de notre vie de femme ! Cela joue sur l'endométriose et l'infertilité.

On observe aussi à cause de cette pollution une augmentation préoccupante de certains cancers chez les femmes, notamment les cancers du sein, du poumon et du cancer colorectal, dont une grande partie pourrait être évitable. Les produits de maquillage sont problématiques. Les protections hygiéniques sont un autre angle mort sanitaire. Les



tampons contiennent environ 6 % de plastique, et certaines serviettes hygiéniques jusqu'à 90 % dans leurs composants, sans parler des culottes menstruelles qui sont en grande partie fabriquées en polyester, donc 100 % en plastique. Il est urgent de sensibiliser l'opinion publique à ce problème afin que des mesures soient prises urgemment pour protéger la santé des femmes, des jeunes filles et des enfants qu'elles mettent au monde.

La grossesse constitue également une période très critique, car les micro et nanoplastiques traversent le placenta. Cela signifie que nous exposons déjà les enfants avant même leur naissance. Nous élevons ainsi une génération née «pré-polluée». L'impact sur les enfants est la partie la plus bouleversante. Tous les bébés naissent aujourd'hui «prépollués» aux micro et nanoplastiques. L'impact est donc, dès le départ, biologique et systémique. Leur microbiote est affecté dès les premiers instants de la vie, alors même qu'il constitue le socle de l'immunité, régule le métabolisme et participe à l'équilibre inflammatoire.

Quand on devient parent, on pense à protéger nos enfants. On choisit avec soin la nourriture, les vêtements, les produits d'hygiène. On fait attention à tout. Et pourtant, cette contamination est déjà là, dans les objets que l'on vous conseille d'acheter pour votre nouveau-né, ou que l'on vous offre à la clinique. C'est vraiment révoltant de voir tout ce plastique qui pourrait être évité dans les maternités. Pourquoi continuons-nous à proposer des produits d'hygiène systématiquement emballés dans du plastique, alors que des alternatives existent ? Le plastique nous a certes apporté une commodité incroyable avec le tout jetable, le prêt à consommer, la mode à bas prix. Mais à quel prix ? !

Nos enfants sont particulièrement touchés, car leur univers est désormais plastique : jouets, peluches, moquettes, literie, vêtements, emballages alimentaires... Or, nous savons désormais que le plastique recyclé concentre davantage de substances toxiques que le plastique vierge, du fait de l'accumulation d'additifs et de la dégradation chimique au fil des cycles. Nous savons également que le réemploi d'un matériau issu de la pétrochimie, conçu pour relarguer des micro et nanoplastiques tout au long de son cycle de vie, met en danger notre santé.

Chez les hommes, les perturbateurs endocriniens et des substances chimiques

toxiques présentes dans les plastiques, dont ceux de l'alimentation, affectent aussi la fertilité des hommes comme des femmes. Aucune région du monde n'est épargnée. Ces impacts ne concernent pas uniquement la sphère intime : ils aggravent les pressions démographiques existantes et fragilisent les fondements mêmes de notre résilience économique et sociale. Un rapport publié en décembre 2025 estime que, selon un scénario d'exposition actuelle, les substances toxiques pourraient entraîner entre 200 et 700 millions de naissances en moins dans le monde entre 2025 et 2100. Les dernières méta-analyses confirment une diminution de plus de 50 % de la concentration spermatique chez les hommes d'Amérique du Nord, d'Europe et d'Australie entre 1973 et 2018. Des tendances similaires sont désormais observées en Amérique du Sud, en Afrique et en Asie.

Chez les personnes âgées, la question centrale est celle de l'accumulation : les particules de micro et nanoplastique sont inhalées, ingérées, absorbées tout au long d'une vie. Avec l'âge, les mécanismes de détoxification, notamment hépatiques et rénaux, deviennent moins efficaces. Le stress oxydatif augmente. Des travaux récents ont également identifié la présence de microplastiques dans des tissus cérébraux humains post-mortem. Peut-on affirmer que l'augmentation de la maladie d'Alzheimer ou des AVC est directement « due » aux microplastiques ? La science impose la prudence, mais la causalité directe semble être de plus en plus certaine.

Les pays en développement, pour leur part, subissent la double peine : ils produisent souvent pour les pays consommateurs et récupèrent leurs déchets. En Afrique et en Asie, on y observe une augmentation des cancers également. Le commerce mondial des déchets a créé une économie souterraine où des femmes, hommes et enfants vulnérables sont exploités. Le plastique alimente une forme moderne d'esclavage, dans des marchés de recyclage non réglementés où la traite humaine prospère sous l'illusion de la durabilité. C'est une crise des droits humains.

Recycler les déchets plastiques issus de la pétrochimie revient à jeter de l'essence sur un incendie.

En réalité, cela aggrave la pollution : microplastiques, nanoplastiques, substances toxiques... Chaque cycle de « recyclage » accentue l'empoisonnement de notre santé, des écosystèmes et du climat.

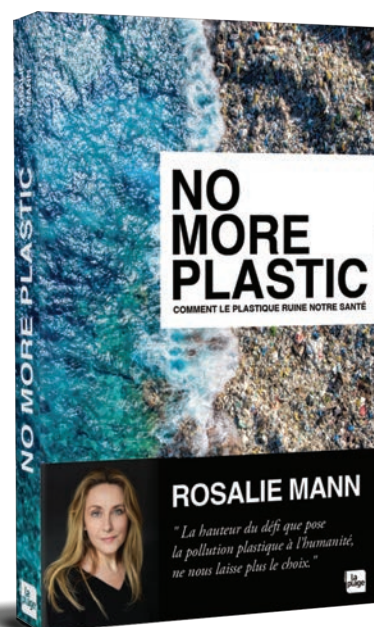
Les conséquences sont visibles : pollution des sols et des nappes phréatiques, brûlages à ciel ouvert, exposition chronique des populations à des fumées toxiques. Dans certaines régions, on observe une hausse très inquiétante des cancers et des maladies respiratoires chez les femmes et les enfants.

Le véritable moteur de cette crise reste la demande des pays occidentaux. La responsabilité est structurelle et mondiale. Plus nous produisons, consommons et recyclons le plastique fossile, plus nous sommes exposés à la pollution des micro et nanoplastiques et plus nous augmentons la quantité de particules que nous inhalons et ingérons. On y trouve une augmentation des cancers du sein, du pancréas, du côlon et des poumons.

Comment sortir du plastique, puisqu'en Europe, on consomme chaque année plus de 60 MT de plastique ?

Pensons à l'exemple de l'amiante que l'Europe a utilisé entre 60 et 70 millions de tonnes d'amiante avant son interdiction. L'amiante était intégré à la construction, à l'industrie, aux infrastructures publiques. Il était performant, peu coûteux, techniquement « irremplaçable ». Et pourtant, le système a basculé. Les ordres de grandeur ne protègent pas une industrie lorsque les externalités sanitaires deviennent insoutenables.

La question, à présent, est de savoir si l'on anticipe une sortie progressive du plastique fossile ou si nous attendons que la contrainte réglementaire, sanitaire, climatique et géopolitique l'impose brutalement, mettant en danger les entreprises qui n'auront pas anticipé leur plan de déplastification.



IL Y A 51 ANS, RENÉ MAHEU NOUS QUITTAIT.

Georges Poussin, ancien chef de section au secteur de la culture.

René Maheu est décédé en 1975, il y a un peu plus de cinquante ans. Une date pour se souvenir de celui qui fut le sixième directeur général de l'UNESCO, de 1961 à 1974. Vingt-cinq ans après la disparition de ce brillant normalien au riche parcours, l'AAFU produisait un cahier spécial de LIEN. Cette publication comportait un mot introductif de Koïchiro Matsuura, une préface de Jean Maheu, fils du défunt, lui-même aujourd'hui disparu, et une somme de témoignages de collaborateurs, dont ceux de Amadou Mahtar M'Bow, qui fut sous-directeur général pour l'Éducation avant de succéder à René Maheu, et celui de notre président d'honneur, M. Georges Kutukdjian, se souvenant de ses relations avec son premier patron au Secrétariat.

Durant la période que d'aucuns évoquent comme étant « le temps de Maheu » ou « le temps du Roi René », l'Organisation a réalisé ou généré des activités très marquantes dans tous ses domaines. À titre d'exemples, on peut citer le travail de la Commission internationale sur le développement de l'éducation présidée par Edgar Faure, qui s'est conclu par son célèbre rapport « Apprendre à être », le lancement de quatre grands programmes scientifiques, tels que le MAB (« L'Homme et la Biosphère »), des actions en faveur du patrimoine, notamment la sauvegarde de Venise, la première Conférence sur les politiques culturelles et, du point de vue de la programmation, le premier Plan à moyen terme. Avec la décolonisation en marche, le nombre des États membres a commencé de s'accroître et les projets opérationnels ont pris de plus en plus d'importance sans que l'UNESCO perde en rien sa vocation intellectuelle ni sa mission éthique. Bref, un bilan remarquable, augurant ceux qui l'ont suivi, chacun des successeurs de René Maheu étant, au regard de leur fonction, conscient des évolutions du monde.

Si les organes directeurs ont été parties prenantes dans les résultats de la période, en donnant leur approbation et leur appui, la conduite d'un Secrétariat qualifié par un chef qui n'hésitait pas à affirmer audacieusement des positions « en

tant que directeur général » n'y a pas été pour rien. Le portrait de celui-ci, tel qu'il ressort des contributions au cahier de LIEN, fait apparaître un homme inspiré, hautement cultivé, parfaitement respecté, dont le jugement exigeant et le caractère assez vif pouvaient parfois même être un peu redoutés. Pour l'Organisation, une des figures qui demeurent l'une des plus marquantes.

Je n'ai pas eu la chance de le connaître, n'ayant intégré la Commission française qu'en 1979, soit après la fin de « son règne » et sa disparition qui a vite suivi, mais j'atteste que son aura était vivace dans les mémoires de ceux qui l'avaient accompagné et qui m'en ont tous parlé de manière admirative. Honneur nous est dû de ne pas l'oublier, un demi-siècle plus tard.



RENÉ MAHEU, OU QUELQUES PETITES CHOSES QUE J'AI APPRIS DE LUI.

Georges, Kutukdjian/Président Honoraire de l'AAFU

On trouvera ci-dessous des extraits de l'hommage rendu à René Maheu par Georges Kutukdjian (dans l'ouvrage «René Maheu, Portrait-souvenir par ses collaborateurs», publié par l'AAFU).

«Quand, jeune universitaire, j'arrivais à l'UNESCO en 1972, Maheu était déjà entouré pour moi d'une aura intellectuelle. Il avait côtoyé des figures pour ainsi dire emblématiques, telles que Aron, Sartre, Camus, Piaget, qui avaient formé certains de mes professeurs, et dont j'avais étudié les écrits au même titre que Hegel, Husserl ou Merleau-Ponty.

En 1968, alors que je ne songeais nullement à entrer à l'UNESCO, au cours d'un entretien, Simone de Beauvoir m'avait parlé de lui en évoquant les années de la rue d'Ulm. Le nom, je le connaissais, la personne point...

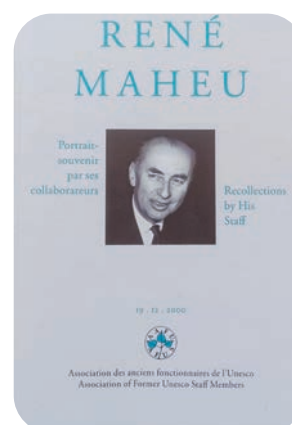
Grâce à lui, l'universel d'un concept hégélien prenait progressivement un sens tangible pour moi dans mon travail, notamment par ses discours — auxquels il travaillait personnellement quand il ne les rédigeait pas entièrement — ou encore par ses présentations devant le Conseil exécutif ou la Conférence générale, mais aussi par son exemple. Il donnait l'exemple d'un citoyen du monde avec une curiosité sans limites pour toutes les cultures et une soif inextinguible de savoir. C'est par lui que, pour moi, l'UNESCO est devenue le lieu où la communauté internationale intellectuelle et politique, réunie en Conférence générale, transcende les intérêts particuliers pour s'accorder sur des principes universels. Je crois que, pour lui, c'était le sens même de l'existence d'un système de Nations unies, unies par un même destin, unies dans l'égalité et pour la justice. Pour lui, un programme de philosophie à l'UNESCO n'avait de sens que pour autant qu'il ait pour objet de réflexion critique les finalités de l'action de l'Organisation afin que l'homme puisse avoir une emprise sur son devenir...

Se souvient-on de sa position sans compromis, face au régime de l'apartheid? Se souvient-on que c'est grâce à lui que l'UNESCO organisa «les assises de la Paix»? Se souvient-on encore qu'il eût la lucidité et le courage en 1972-1973 d'édifier un programme centré spécifiquement sur la paix et les droits de l'homme? Certaines de ces initiatives devaient lui coûter très cher, mais, pour lui, la liberté était l'essence même de l'homme.

Bien que nouvellement arrivé, je ressentais

nettement l'attention constante qu'il portait au programme et à la qualité de son exécution. C'était un état de veille permanent et «il ne baissait jamais la garde» comme il le disait quelquefois, car la constitution d'un programme est une longue patience, mais son effondrement peut être précipité. Pour lui, à juste titre, l'autorité morale de l'UNESCO n'était pas donnée une bonne fois pour toutes, mais devait sans cesse s'acquérir et s'affirmer. Cette autorité, l'UNESCO ne pouvait la tirer que de la qualité de ses performances et de l'efficacité de son action. Je pense que, pour toutes ces raisons, on le tenait souvent pour intransigeant. Intransigeant, j'en crois pas, mais assurément exigeant et en premier lieu vis-à-vis de lui-même. Son exigence vis-à-vis des autres plongeait ses racines dans sa volonté de rigueur.

J'étais quelques fois présent au cœur des discussions entre Maheu et de hauts fonctionnaires sur les orientations futures du programme. Il incitait à la réflexion en posant des questions, il tirait le meilleur de ses interlocuteurs, il ne donnait son accord que lorsqu'il était convaincu. Cette rigueur, il l'exerçait à tout moment. Un jour, j'avais devant lui évoqué une décision prise par le «directeur du personnel». Il me reprit immédiatement pour préciser qu'il s'agissait du «directeur du bureau du personnel», m'indiquant qu'à l'UNESCO «c'est le directeur général qui est le directeur du personnel comme il est au demeurant le directeur du budget». Ne connaissant rien au pouvoir, parce qu'aveuglé par des connaissances livresques, je devais retenir cet enseignement qui, par la suite, s'est rappelé à mon souvenir, en maintes occasions.»



HOMMAGES

THOMAS KELLER

Nous avons le regret de vous informer du décès de M. Thomas Martin KELLER, survenu le 3 septembre 2025 à Fribourg-en-Brisgau (Allemagne), à l'âge de 88 ans.

Après avoir été secrétaire général de la commission allemande pour l'UNESCO, M. Keller a entamé une carrière à l'UNESCO (1975-1997) en tant que directeur du Centre européen pour l'enseignement supérieur de l'UNESCO (Bucarest), puis directeur du Bureau des Conférences et enfin sous-directeur général de l'UNESCO, tout en étant Commissaire général des Nations Unies pour l'Exposition universelle à Séville (1992).



Les messages de condoléances peuvent être adressés à sa fille, Mme Martina Keller

Dear friends,

We regret to inform you of the passing of Mr Thomas Martin KELLER on 3 September 2025 in Freiburg in Breisgau (Germany) at the age of 88.

After serving as Secretary-General of the German Commission for UNESCO, Mr Keller began his career at UNESCO (1975–1997) as Director of the UNESCO European Centre for Higher Education (Bucharest), then Director of the Bureau of Conferences and finally Assistant Director-General of UNESCO, while also serving as United Nations Commissioner General for the Universal Exhibition in Seville (1992).

Messages of condolence may be sent to his daughter, Ms Martina Keller (Martina.Keller@echr.coe.int).

Thomas Keller, ancien ADG/ADM, était d'abord Secrétaire général de la Commission Allemande (RFA) pour l'UNESCO.

Ensuite, et selon mes souvenirs, il fut nommé en 1972 par A.M'Bow comme directeur du CEPES, le Centre européen pour l'enseignement supérieur, sis à Bucharest, Roumanie.

A ce poste, il a dû, entre autre, gérer, et avec beaucoup de diplomatie, le cas « Dumitrescu », ce haut fonctionnaire (de nationalité roumaine), retenu arbitrairement par les autorités roumaines dans son pays !

Ensuite Th. Keller fut nommé ADG/ADM à Paris, une position qu'il allait occuper plusieurs années.

Lorsque Federico Mayor, le nouveau DG, décidait de renforcer le réseau des bureaux hors siège, il fit appel à plusieurs directeurs et ADG en place à Fontenoy/Paris, de rejoindre un poste de direction, soit en Asie, soit Afrique soit Amérique latine. Beaucoup ont refusé cette offre ! Le seul avoir accepté fut Thomas Keller, qui allait devenir DIR/BREDA, à Dakar au Sénégal, et ce pendant deux ans. Ensuite Th. Keller avait rejoint son poste à Paris, c'est à dire ADG/ADM, un poste qu'il occupait jusqu'à sa retraite

Wolfgang Vollmann

HOMMAGE À MICHAËL MILLWARD

Georges Poussin

Ancien chef de Section au Secteur de la culture

J'ai eu le grand plaisir de connaître Michaël Millward lorsqu'il n'était pas encore le chef de la Section des ONG, mais en faisait déjà partie. Dès lors, j'appréciais ses qualités évidentes : un grand sérieux professionnel, une relation cordiale avec les associations et les États membres, dont celui que je représentais alors au Comité, et, ce qui le caractérisait profondément, un flegme et un humour très britannique et ce délicieux accent lorsqu'il parlait en français, lui qui avait la double nationalité et aimait ses deux pays.

C'est très naturellement qu'il devint le responsable de cette Section avant d'occuper des fonctions importantes au Cabinet du directeur général. Lorsque, devenu aussi membre du Secrétariat, j'avais à monter au prestigieux

étage, je ne manquais pas de m'arrêter à son bureau. Nous échangeons agréablement et utilement. La chose étant alors permise, il m'offrait un de ces petits cigares dont il avait le secret.

La suite de son parcours a été aussi remarquable, mais je l'ai moins partagée, et d'autres en rendent compte bien mieux, ainsi que de ses talents d'artiste que j'ai quand même eu l'avantage d'apprécier. Nous étions demeurés amis fidèles jusqu'à mon départ de l'Organisation, nous revoyant souvent, et je n'oublie pas les encouragements qu'il m'a toujours prodigués.

Je dirai pour finir que Michaël Millward était vraiment un « wonderful man ».

C'est avec une grande tristesse que nous annonçons le décès de notre collègue et ami, Michaël Millward, survenu le jeudi 23 octobre 2025 dans un hôpital en France des suites d'une courte maladie.

Nous tous qui avons travaillé au bureau de l'UNESCO au Maroc, nous nous souvenons bien de Mike. Son dernier poste était celui de directeur du bureau de l'UNESCO à Rabat et de représentant de l'UNESCO auprès du Maroc, de l'Algérie, de la Mauritanie et de la Tunisie. Même après sa retraite, il revenait fréquemment rendre visite à ses collègues à Rabat et est resté profondément attaché à l'organisation qu'il avait servie avec tant de dévouement.

Mike a choisi de passer la majeure partie de sa retraite à Agadir, au Maroc, même s'il a également séjourné dans le sud de la France. Il possédait la double nationalité britannique et française, mais pour beaucoup d'entre nous, il était indéniablement britannique : courtois, chaleureux et doté d'un humour discret. C'était un homme bon et généreux, un pianiste de talent qui rêvait d'ouvrir un piano-bar pour partager sa musique avec ses amis, et quelqu'un qui continuait de s'investir dans la communauté d'Agadir en enseignant l'anglais aux enfants du quartier.

Né en 1954, Mike était titulaire d'une licence (avec mention) en langues modernes de l'université de Salford (Royaume-Uni). Il a débuté sa carrière comme enseignant et a travaillé comme traducteur, éditeur et réviseur avant de rejoindre l'UNESCO en 1985.

Tout au long de sa brillante carrière, il a occupé de nombreuses fonctions, notamment au sein du cabinet de deux directeurs généraux successifs, comme chef de la section des ONG, comme secrétaire du comité des ONG du conseil d'administration et comme directeur du bureau exécutif du secteur des sciences naturelles.

En 2006, il a occupé le poste de secrétaire de la

Conférence générale, puis celui de directeur du Secrétariat des organes directeurs, ainsi que celui de secrétaire du Conseil exécutif et de la Conférence générale.

Au-delà de ses réussites professionnelles, les collègues de Mike se souviennent de sa chaleur humaine, de sa générosité et de son engagement indéfectible envers les idéaux de l'UNESCO. Il possédait un don remarquable pour faire en sorte que chacun se sente valorisé et soutenu, que ce soit au bureau ou dans le cadre de son travail communautaire.

Ces dernières années, Mike a également occupé le poste de secrétaire général de l'Organisation internationale du chameau (OIC), créée à Riyad, en Arabie saoudite, et qui est le premier organisme mondial dédié au patrimoine et à la culture du chameau.

Mike laisse dans le deuil son épouse, Michelle, et son fils, Christophe. Son décès laisse un vide immense dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu. Il nous a quittés bien trop brutalement, mais son souvenir, sa bonté et sa musique resteront à jamais gravés dans nos mémoires.



NOS COLLÈGUES QUI NOUS ONT QUITTÉS

L'AAFU présente ses amicales condoléances aux familles et amis de nos collègues. Il ne nous est plus possible d'indiquer pour chaque collègue la date de son décès, sauf si les familles ont contacté l'AAFU.

Gyula BOGNAR
Brigitte COLIN
Vu CONG LUONG
Dieudonné DIARRA
Odile DUFORCET BON
Chantal L'HERMITTE
Mustapha EL TAYEB
Yvette FABBRI MAINERO
Nicole GARCIA LOPEZ
Abdul GHAFOOR GHAZNAWI
Simone JONDET
Paula Anne KACHER
Salome KASIRYE
Thomas KELLER
Pierre LASSERRE
Chantal L'HERMITTE
Daniel LINKOWSKI
Miguel LLIVINA LAVIGNE

Monique LOTTIN
Angelica LUSSICH
Mike MILLWARD
José MUNOZ CUESTA
Mahdokht OSTOVANY
Jacqueline PETIT
Marie Ther RAMPILLON
George SADDLER
Monique SANCHEZ-GUERRA MORENO
Adama SANGARE
Kwaku SAPE
Paulette SARAZIN
Nicole SCHURTZ
Margaret Kathleen SHEARMUR
Viorica SILIONESCU
Ingo SCHROTER
Marc TROUILLOT
Kuni YAMASHITA



BIENVENUE AUX NOUVEAUX MEMBRES

Voici la liste des membres qui nous ont rejoints de novembre 2025 à mai 2026.

20.11.25

Mme Helene LONGPRE

03.12.25

Mme Réjane HERVÉ-HAYWORTH

21.01.26

Mme Suzanne POTE

23.01.26

Mme Almaz GHEBRAY

28.01.26

Mme Annick GRISAR

10.02.26

Mme Marie-Ange THEOBALD

10.02.26

M. Fadhel DOUIRI

10 02 26

M. Marc MILESI

16 02 26

Mme Florence SSEREO

20.02.26

M. Fernando MENENDEZ

23.02.26

Mme Monique CHARBERET

10.03.26

M Norbert OUENDJI NGATTA

11.03.26

Mme Maria del Pilar VALLEDOR NORIEGA

03.04.26

M. Sevamba (Jaya) CONHYE

03.04.26

M. Elia MATIAS

03.04.26

M. Bruno CARNEZ

20.04.26

M. Dominique LANTIERI

20.04.26

Mme Monique POUJEAUX

30.04.26

Mme Sheila STOULLIG

30.04.26

Mme Solange MONTILLAUD-JOYELM

05 05 26

M. HI-CHANG RO

05 05 26

Ms Joan BYRNE

11 05 26

M. Malick DIABY

RETOUR SUR LES SORTIES CULTURELLES 2025-2026

Geneviève Fougère et Pilar Morel Vásquez

Au-delà de simples rendez-vous culturels : expositions et escapades trimestrielles, ces moments ont été pensés avec pour fil conducteur le partage. Ils sont l'occasion de se retrouver, de tisser des liens, de rompre la solitude et de savourer de beaux instants. L'essentiel reste ce que nous construisons ensemble : de beaux souvenirs, des échanges et une dynamique humaine. Souvenez-vous :

Joyaux dynastiques

Hôtel de la Marine — Sortie du 19 février 2026. L'exposition est organisée par l'Al Thani Collection Foundation et le Centre des Monuments nationaux en collaboration avec le Victoria and Albert Museum.

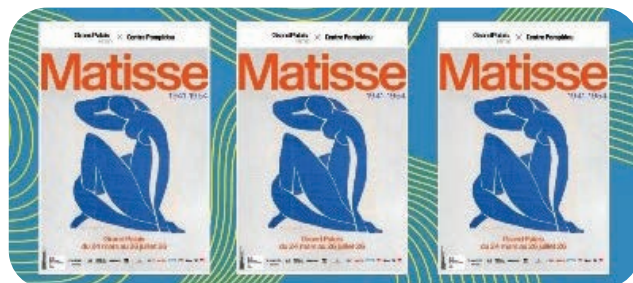


Le bijou, expression intemporelle de pouvoir et de prestige, se révèle ici aussi comme un objet intime, porteur de sentiments et messenger de faveurs royales, de passion. L'exposition rassemble des bijoux associés au règne de figures emblématiques de l'histoire européenne, telles que les impératrices Catherine II de Russie, Joséphine, Marie-Louise d'Autriche et la reine Victoria. Pierres de légende, diadèmes somptueux, broches éblouissantes et colliers d'apparat composent un langage fastueux, celui des cours royales, où chaque femme révèle le statut, la lignée et l'autorité de son illustre détenteur.

Exposition Matisse

Grand Palais. Sortie du 9 avril 2026

L'exposition Matisse. 1941—1954 éclaire les dernières années de la carrière d'Henri Matisse, entre 1941 et 1954, à travers plus de 300 œuvres, peintures, dessins, gouaches découpées, livres illustrés, textiles et vitraux, issues de la collection du Centre Pompidou et de prêts internationaux majeurs. Imaginée comme une traversée de l'univers du peintre, l'exposition



restitue l'atmosphère vibrante de son atelier, en constante métamorphose. Une invitation à découvrir ce « jardin » florissant de Matisse, salle après salle.

Villers-Cotterêts et la Cité internationale de la langue française

Sortie du 4 avril 2025

Devenu bien national à la Révolution, il est transformé en dépôt de mendicité par Napoléon, à la fois prison et hospice. Converti en maison de retraite en 1889, il subit plusieurs dégradations et tombe petit à petit en désuétude, jusqu'à être laissé totalement à l'abandon en 2014. Après quatre années de chantier sous le pilotage du Centre des monuments nationaux, le château de Villers-Cotterêts renaît. La Cité internationale de la langue française a ouvert ses portes le 1er novembre 2023. Premier lieu culturel entièrement dédié à la langue française, la Cité permettra de partager et de faire vivre sa richesse, sa diversité, sa vitalité.



Château de Vaux-le-Vicomte

Sortie du 20 novembre 2025



Vaux le Vicomte constitue le modèle admirablement conservé du premier château de Versailles, qui fut, lui, remanié et agrandi durant le règne de Louis XIV et pendant les règnes suivants. Le château de Vaux est au centre d'une vaste composition axée, attribuée à Le Nôtre, intégrant les jardins. Le domaine (500 ha, dont 70 de jardins) avait été acquis par Nicolas Fouquet en 1641. L'aménagement des jardins semble avoir été terminé en 1652, tandis que le château était construit de 1656 à 1659.

Exposition Niki de Saint Phalle, Jean Tinguely, Pontus Hulten — Grand Palais

Sortie du 26 novembre 2025

L'exposition révèle une collaboration artistique exceptionnelle entre - Niki de Saint-Phalle, plasticienne, artiste peintre et sculptrice franco-américaine (1930-2002) et Jean Tinguely (1925-1991), pionniers suisses de l'art cinétique — amplifiée par leur complice, Pontus Hulten (1924-2006), directeur du Musée national d'art moderne au Centre Pompidou de 1977 à 1981, dont il fut une figure incontournable. Cette exposition propose aux visiteurs de replonger dans les moments importants de la carrière du couple Niki de Saint Phalle, Jean Tinguely et leur rend hommage en tant que figures marquantes de l'art moderne. Elle souligne également le lien artistique indéfectible qu'ils ont tissé avec Pontus Hulten : il s'agit d'une exposition sur leur parcours historique et ludique où se mêlent art, amour, amitié et engagement et qui met en lumière les moments clés de la carrière de ces personnages. Dès les années 1950, ce trio a tissé une amitié indestructible, marquée par des projets audacieux.

Repas de l'AAFU au Restaurant de l'UNESCO

Jeudi 22 janvier 2026

Dans une atmosphère empreinte de convivialité, notre repas avec les anciens de l'UNESCO a été un moment profondément chaleureux. Dès les premiers instants, les sourires échangés et les regards complices ont témoigné du plaisir de se retrouver.

Autour des tables, les conversations se sont animées naturellement, mêlant souvenirs partagés, anecdotes d'autrefois et éclats de rire. L'amitié était au rendez-vous, portée par cette joie simple d'être réunis.

Ces retrouvailles ont offert à chacun l'occasion de replonger dans une époque qui nous a été chère, de raviver des instants marquants et de mesurer le chemin parcouru. Ce moment a été une parenthèse hors du temps où la mémoire collective s'est illuminée de mille souvenirs. De belles retrouvailles...





CHARLES MASSON OF AFGHANISTAN.

By Gordon Whitteridge (1986 et
2002; 200 p.)

Wolfgang Vollmann

Ancien Directeur du Bureau UNESCO de Dacca

Pourquoi
Whitteridge, ancien
ambassadeur anglais
en Afghanistan, a-t-
il écrit cet ouvrage à ce
moment précis, pratiquement
150 ans après la disparition de
Masson, James Lewis de son vrai
nom ?

En évidence, il faut situer la publication
dans son contexte historique, c'est-à-dire
à la fin du XX^e et au début du XXI^e siècle : un
contexte de turbulences politiques et militaires.

Il convient de rappeler les événements récents
en Afghanistan :

- l'occupation soviétique (1979-1989) ;
- le retour du roi Zaher Shah, pour un temps
court ;
- le premier règne de différentes factions de
talibans (destruction des Bouddhas de Bâmiyân) ;
- après 2002 : l'occupation occidentale (USA,
France, UK, Allemagne, etc.) ;
- 2021 : le retour des talibans au gouvernement.

Whitteridge, et de nombreux chercheurs
depuis, avaient trouvé de très nombreux
textes/documents, dessins et autres artefacts,
appartenant à Masson, et qui y ont été déposés en
1850 dans les archives de l'India Office de la British
Library, à Londres.

L'Afghanistan a toujours suscité depuis des années
un vif intérêt chez de nombreux chercheurs : en
effet, l'Afghanistan était perçu par de nombreux
spécialistes comme un carrefour des civilisations
qui ont marqué tout le sud de l'Asie. Ce fut avant
tout la porte d'entrée pour des systèmes d'écriture
comme le kharoshthi et la brahmi, mais aussi,
selon la thèse de G. Fussman et autres spécialistes,
un berceau du bouddhisme et un point de passage
des Védas (mythes indiens), venus d'Asie centrale,
pour pénétrer le continent indien au fil des siècles.

La publication de Whitteridge tombe donc au bon
moment, car elle a inspiré d'autres recherches
portant sur la vie de Charles Masson ainsi que
sur les très nombreux manuscrits et dessins qui,

jusqu'ici, n'ont pas été un objet de recherches.
De son temps, Masson avait publié un seul livre :
« Narrative of various journeys in Balouchistan,
Afghanistan and the Punjab » en 1842.

Le sous-titre du livre de Whitteridge en dit
long sur le personnage de Masson : « explorer,
archaeologist, numismatist and intelligence
officer! » L'auteur du livre se concentre
essentiellement sur le fait que Masson fut à
l'origine de la découverte de très nombreux
monuments bouddhistes, stupas et viharas,
en Afghanistan. Mais aussi sa découverte
des écrits en kharoshthi ou brahmi (système
alphabétique en ligne d'origine persane/
mésopotamienne) sur de très nombreuses pièces
de monnaie. Whitteridge et d'autres auteurs
ont souvent souligné que Masson était aussi un
agent anglais, ayant pour mission d'explorer
les provinces d'Afghanistan et d'y rencontrer
des personnages politiques. En effet, ses
correspondances de Kaboul à Kolkata illustrent
ses contacts très réguliers avec les chefs de la
East India Company !

Au cours d'un long séjour à Kaboul, il commence
ses explorations et recherches. Ainsi, il visite
Bâmiyân, tout en ignorant au début le caractère
bouddhiste des statues ! Ensuite il commence à
explorer les alentours de Kaboul, où il découvre de
très nombreux stupas et viharas, mais aussi des
têtes en stuc du Bouddha ; beaucoup de ces pièces
étaient recouvertes de peintures et parfois de
feuilles d'or. Ce long séjour à Kaboul, entre 1832 et
1838, lui permit d'identifier, de sa propre initiative,
de nombreux stupas (dont il ignorait au début le
caractère bouddhiste) dans la plaine de Bagrâm
(aujourd'hui une base militaire et un aéroport !) et
plus loin à Jalalabad. Plusieurs milliers de pièces
de monnaie furent trouvées et une copie de
chaque pièce fut envoyée à Kolkata, où le savant et
secrétaire du Journal of the Asiatic Society, James
Prinsep, avait réussi à déchiffrer l'écriture sur les
pièces de monnaie, souvent gravée en kharoshthi
et/ou en grec. Le kharoshthi et la brahmi, sur
d'autres pièces, sont considérés comme les
précurseurs de la devanagari, en usage en Inde
moderne. Chose intéressante : les déchiffrements
par James Prinsep (grec et kharoshthi) facilitaient

la lecture des édits d'Ashoka (empereur des Maurya), établissant les nouvelles frontières des Maurya (vers environ 270 avant n. è.) en plusieurs points de son vaste empire (l'Afghanistan et le nord de l'Inde). Whitteridge souligne qu'à ce moment précis, Masson fut très sollicité par la East India Company afin d'élargir ses recherches archéologiques, en parallèle avec ses activités politiques, dont il rendait compte régulièrement !

Masson commence à réaliser, en déchiffrant les pièces de monnaie, et connaissant le grec, qu'il s'agissait des pièces des rois de la Bactriane et aussi de l'Empire kouchan, établi à la suite du royaume des Maurya.

Encouragé par la East India Company, sise à Kolkata, Masson commençait à entreprendre des fouilles (en amateur !) dans la vallée de Jalalabad et de Bagrâm, où il identifiait plusieurs stupas. Une grande trouvaille fut le coffret de Bimaran. Un coffret entièrement en or et décoré de figurines entourant le Bouddha en mudra de prêche, de fleurs de lotus et de pierres précieuses incrustées, datant du II^e siècle de n. è. Ce coffret (6 cm de haut) se trouve aujourd'hui au British Museum. D'autres pièces de monnaie avec inscriptions en kharoshthi furent également trouvées et ont permis de dater le coffret.

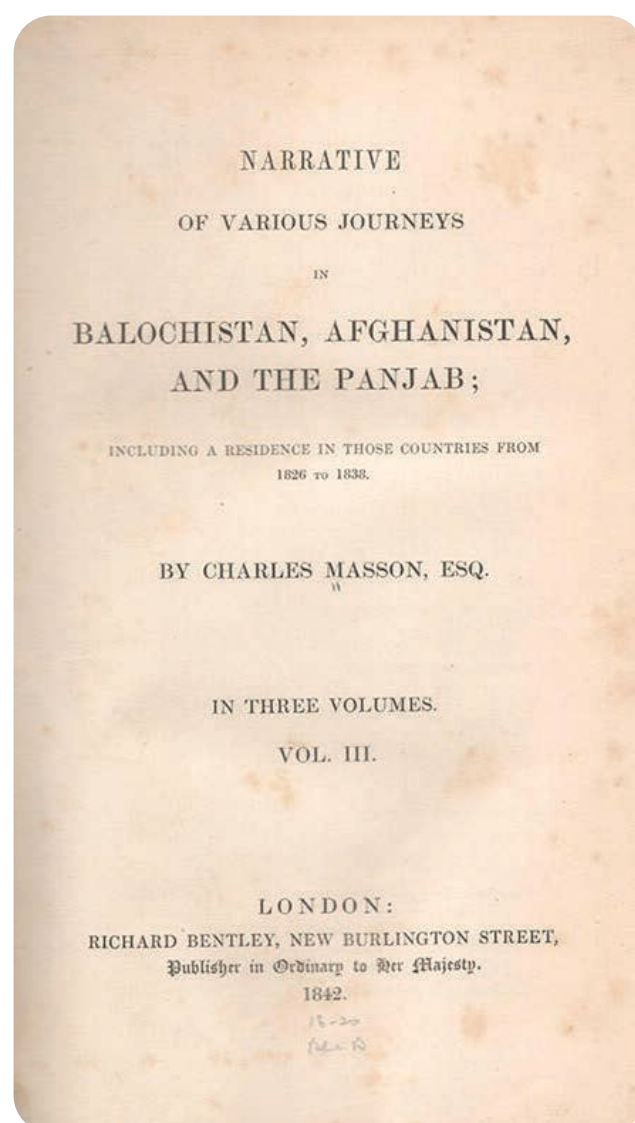
Beaucoup de ces très nombreux stupas à Hadda furent fouillés plus tard, à partir de 1922, par la DAFA (délégation d'archéologie française en Afghanistan), active en Afghanistan jusqu'en 1982, et encore de 2003 à 2020. Whitteridge ne signale pas que les fouilles de la DAFA avaient permis d'établir qu'il y a bien eu un Bouddha allongé à Bâmiyân (voir : *Safeguarding the cultural heritage of Afghanistan*; UNESCO, Paris 2015).

Whitteridge pointe surtout les fouilles entreprises par Masson à Hadda, sur la route entre Kaboul et Peshawar, où il découvre dans le stupa n° 10 l'un des plus grands, 329 pièces en or, argent et cuivre, des bagues avec des pierres précieuses, des ornements en or. Ces pièces, datant des VI^e et VII^e siècles, indiqueraient que le bouddhisme était encore bien pratiqué dans ces contrées, alors qu'il était déjà absent d'une bonne partie de l'Inde (sauf au Bengale oriental).

Masson était un découvreur et un pionnier. Par exemple, au début de ses pérégrinations, souvent à pied (!) au nord de l'Inde, dans la vallée de l'Indus, il fut le premier à signaler, en 1826, les restes archéologiques de Harappa, cette grande ville de la civilisation de l'Indus (disparue environ après 1800 ans avant notre ère. Le site fut seulement fouillé après 1921, d'abord par l'archéologue Day Ram Sahmi, et puis plus tard par des archéologues

indiens et européens. Mais le découvreur était Masson qui, comme souvent dans ces contrées-là, avait saisi l'occasion de dessiner, écrire et transmettre.

Le livre de Whitteridge présente un brillant résumé de la vie et des recherches de Charles Masson, qui non seulement était un très grand voyageur, perspicace et bien instruit, mais aussi capable de saisir le sens de la situation qui se présentait devant lui en Afghanistan et d'avoir su admirablement transmettre. Comme mentionné plus haut, les documents laissés par Masson continuent à inspirer de très nombreux chercheurs, avides d'approfondir nos connaissances sur l'histoire de l'Afghanistan, l'avènement des écritures/alphabets, l'archéologie et les religions pratiquées dans un passé lointain.



NUMÉROS & CONTACTS UTILES

AAFU/AFUS

Secrétariat

(du lundi au jeudi de 14 h à 18 h)

Téléphone +33 (0)1 45 68 46 55

Courriel d.afus@afus.unesco.org

Site Internet www.afus-unesco.org

Président : Patrick Gallaud

Trésorière : Florence Ssereo

Courriel afus.tresorerie@afus.unesco.org

Pensions/Fiscalité

Courriel d.afus@afus.unesco.org

CAM, mutuelles, solidarité : Anca Dumitrescu

Courriel d.afus@afus.unesco.org

Affaires sociales

Prendre contact avec le secrétariat

Activités culturelles : Pilar Morel Vasquez

Courriel afus.loisirs@afus.unesco.org

AAFU Voyages : Hichang Ro

Courriel : d.afus@afus.unesco.org

Lien/Link

Rédacteur en chef : Patrick Gallaud

Courriel patrickgallaud10@gmail.com

CAISSES DES PENSIONS DES NATIONS UNIES

**Caisse commune des pensions du personnel
des Nations Unies/United Nations Joint
Staff Pension Fund (CCPPNU/UNJSPF)**

Siège de New York

c/o United Nations PO Box 5036, NY, NY

USA 10163-5036 (7h-19h, heure de New York)

Téléphone + 1 (212) 963 693

Courriel unspf@un.org

Site Internet www.unjspf.org

Bureau de Genève Palais des Nations,

CH-1211 Genève 10 (8h-17h, heure de Genève)

Téléphone + 41 (0) 22 928 8800

Courriel unspf.ge@un.org

Site Internet www.unjspf.org

Numéro gratuit 0805981170

CAISSE D'ASSURANCE MALADIE (HENNER)

**Une permanence Henner se tient tous les
jeudis de 14 h à 16 h 30 sur rendez-vous.**

Interlocuteurs Henner à l'UNESCO :

Ms Anne-Claire Long (ac.long@unesco.org)

04 45 68 08 30

Ms Sally Earle-Barsky (s.earle-barsky@unesco.org)

01 45 68 10 62

Vous pouvez contacter Henner par :

- Courriel : unescombf@henner.com

- Téléphone : +33 (0)1 55 62 52 47

- Chat : Via la fonction chat de votre compte
en ligne ou sur unescombf.henner.com

- Adresse postale :

Henner — Client Services Team 12 (UNESCO)

14, boulevard du Général Leclerc

92200 Neuilly-sur-Saine Cedex

MUTUELLES

**(remboursements médicaux complémentaires)
HENNER**

Unité de gestion (UG) n° 11

14, boulevard du Général Leclerc, CS 20058

92200 Neuilly-sur-Seine Cedex

Téléphone +33 (0)1 55 62 53 76

Courriel ug11@henner.com

Site Web www.henner.com

PERMANENCES NOTARIALES

2^e et 4^e jeudi de chaque mois, de 14 à 17 h

Sur rendez-vous +33 (0)1 45 68 08 51

SEPU/ULS

Bureau G.054 Fontenoy

Unité de l'épargne/Savings Unit

Téléphone +33 (0)1 45 68 23 00

Courriel sepu@unesco.org

ÉGYPTE, MARS 2026

Raúl Boyle, vice-président de l'AAFU

AAFU VOYAGES

Du 23 au 31 mars, l'AAFU a organisé un voyage en Egypte. Le Comex a demandé à Bruno Lefevre de reprendre cette activité que la commission voyages de l'AAFU proposait dans le passé et qui avait été interrompue il y a déjà un certain temps. Le voyage a été organisé par l'agence de voyages culturels Intermèdes et j'ai eu la chance et le plaisir d'y avoir participé. Nous étions un groupe de 24 personnes, pour la plupart des anciens de l'UNESCO.

Nous avons pris un vol Paris-Le Caire et nous sommes arrivés le soir. Un guide nous attendait à l'aéroport pour nous conduire à l'hôtel.

Le lendemain matin, nous avons pris un vol Le Caire-Assouan, pris en charge par un deuxième guide qui nous a accompagnés tout au long de notre périple. Le guide, M. Sameh Michel, un excellent professionnel, s'est occupé de tous les petits et grands détails concernant le voyage (transport, logement, achat des billets d'entrée aux sites) mais surtout, et là a résidé le secret ou l'explication du succès du voyage (tous les participants, pour la plupart des personnes qu'on peut considérer comme des grands voyageurs car, par exemple, beaucoup parmi eux avaient déjà fait un précédent voyage en Egypte et pour quelques-uns même deux, ont qualifié unanimement le voyage d'exceptionnel ou d'inoubliable), de nous communiquer des informations précises relatives à l'histoire entourant les temples et monuments visités et répondant avec une grande disponibilité à nos questions et besoins de complément d'information. Il va sans dire que ces informations non seulement nous ont aidés à une meilleure compréhension de ce que nous étions en train de voir, mais aussi à mieux nous immerger dans l'histoire et la culture égyptiennes.

Après notre arrivée à Assouan, nous sommes allés en bateau à l'île d'Agilkia pour visiter le temple de Philae qui a été sauvé des eaux lors de la construction du barrage d'Assouan, opération réalisée sous l'égide de l'UNESCO. Le site est dédié à la déesse Isis. La légende dit qu'Isis s'installa sur l'île pour se consoler de la mort d'Osiris, son frère et époux, assassiné par Seth, frère d'Osiris, un dieu violent et jaloux, et c'est à Philae qu'elle retrouva le cœur d'Osiris.

Revenus à Assouan, nous sommes allés au site de l'obélisque inachevé, un colosse de 42 mètres de long qui git par terre toujours soudé à la roche et abandonné dans l'état parce que fissuré. Si les

travaux avaient pu arriver à leurs termes, ce colosse aurait été le plus haut du monde. Cette visite nous a permis de mieux nous représenter les moyens de construction de l'époque et le travail titanesque des ouvriers qui avec des outils extrêmement précaires pouvaient arriver à mener à bien ces grands travaux.

A Assouan, nous avons également fait une balade en felouque autour de l'île Eléphantine en passant devant l'hôtel Old Cataract où François Mitterrand allait pour les fêtes de fin d'année et après nous sommes allés visiter le Haut Barrage.

Le lendemain, nous sommes allés aux temples d'Abou Simbel, le grand temple dédié à Ramsès II et le temple d'Hathor dédié à son épouse Nefertari, et là nous avons été époustouflés. Il s'agit d'une subtile alchimie du grandiose et du beau.

Grandiose, à la vue de ces quatre colosses représentant Ramsès II assis, et ici le mot colosse n'est pas une figure de style, ils sont hauts de 20 mètres et la largeur de la face d'une oreille à l'autre est d'un peu plus de 4 mètres mais beau en même temps avec ce sourire énigmatique regardant vers le soleil levant.

Nous avons été époustouflés aussi devant la prouesse architecturale d'avoir conçu et construit le temple de telle manière que lors des équinoxes, vers les 22 février et 22 octobre, des rayons de soleil rentrent par la porte du temple et traversent les quelques 68 mètres qui mènent au sanctuaire pour aller éclairer trois des quatre statues sculptées des dieux, celles d'Amon, Ramsès II et Rê-Horakhty mais pas celle de Ptah car il est le dieu des ténèbres. Penser que ceci a été projeté et réalisé vers 1270 avant Jésus-Christ c'est-à-dire il y a quelques 3300 ans donne le frisson et, pourquoi pas, nous réconcilie avec une certaine idée du génie de l'homme surtout maintenant quand, en lignes générales, ce génie de l'homme se manifeste plutôt en tant que génie du malheur mais si on creuse un peu plus la question nous voyons que 3300 ans après les travaux de ces lointains architectes et ouvriers d'autres architectes et ouvriers ont démonté les temples,



ont soigneusement numéroté les blocs de pierre et les ont transférés bloc par bloc pour les remonter à 65 mètres au-dessus de l'emplacement initial afin de sauver les temples des eaux (haut barrage d'Assouan).

Merci UNESCO! Mais le mais est ici important surtout par rapport à cette idée du génie de l'homme, Abou Simbel a été reconstruit de telle manière et avec un tel respect du plan original que les rayons de soleil continuent aujourd'hui à être toujours fidèles au rendez-vous équinoxial.

Au cours du voyage à Abou Simbel, trois heures de route en plein désert quand-même, nous avons eu la surprise de voir de temps en temps des carrés ou des rectangles verts. Il s'agissait des exploitations agricoles que le gouvernement égyptien promeut afin d'augmenter la surface productive et d'accroître la production

alimentaire.

Nous sommes rentrés à Assouan pour monter dans le bateau qui devait nous amener le lendemain à Louxor en nous arrêtant à Kom Ombo et Edfou. Malheureusement, pendant la nuit, s'est déclenchée une très forte tempête de sable, qui a empêché le départ du bateau. Par ce temps, la navigation est interdite et le bateau n'a pu lever l'ancre que vers midi. Nous sommes allés donc à Kom Ombo mais il a fallu annuler la visite d'Edfou par manque de temps.

Le site de Kom Ombo associe deux temples, l'un consacré à Sobek, le dieu-crocodile, et l'autre à Haroëris, le dieu à tête de faucon. Comme curiosité on peut voir sur les parois des représentations des instruments de chirurgie et deux momies de crocodiles dans la chapelle dédiée à Hathor.

Après la visite de Kom Ombo, nous avons repris le bateau pour aller à Louxor. Le lendemain nous avons traversé le Nil pour aller sur la rive ouest, voir les colosses de Memnon, le temple funéraire d'Hatshepsout et des tombes de la Vallée des Rois.

Les colosses de Memnon se dressaient à l'entrée du temple funéraire d'Aménophis III, aujourd'hui complètement disparu, représentent le pharaon assis les mains sur les genoux. L'appellation de colosse est bien méritée, la hauteur, socle inclus, est de presque 19 mètres. Ils étaient bien connus dans l'Antiquité car l'un des deux, suite au choc d'un tremblement de terre, s'écroula jusqu'à la ceinture et depuis lors il s'est produit un phénomène assez curieux. Lorsque suite à l'humidité de la nuit la pierre du monument semi détruit commençait à se chauffer aux premiers rayons de soleil elle rendait un son musical ce qui a fait du site un lieu de pèlerinage jusqu'au moment où un empereur romain, Septime Sévère, le fit restaurer et la voix du monument se tarit.

Ensuite nous sommes allés parcourir la rive occidentale du Nil, qui était à l'époque le royaume des morts face au monde des vivants de la rive orientale, un monde totalement dédié à l'éternité car à part les ouvriers de la nécropole personne n'y habitait. Dans cette vaste étendue peuplée de tombes que sont les Vallées des Rois, des Reines et des Nobles notre guide nous a proposé de visiter les tombes de Ramsès IV, Ramsès IX, Ramsès III et celle de Setnakht dans la Vallée des Rois. Toutes sont profusément décorées par des belles images peintes ou sculptées de textes liturgiques du Livre des morts et moins souvent de scènes profanes telles que des peuples étrangers apportant des offrandes ou des barques voguant sur le Nil.

En sortant de ces tombes, toujours émerveillés par la beauté et la finesse des décors qui les embellissent mais voyant le nombre de touristes dans les étroits couloirs menant à la salle du sarcophage, et avec tous les risques de dégradations involontaires que cela comporte, on ne peut éviter de se demander avec inquiétude combien de temps encore pourrons nous les visiter. Je pense à la fermeture de la grotte de Lascaux et à celle d'Altamira en Espagne que j'ai eu la joie de visiter en 1971 avec un groupe d'étudiants de mon université argentine.

Après la Vallée des Rois notre guide nous a amené voir la tombe du vizir Ramesse qui avait la fonction de premier ministre sous les rois Amenhotep III et Akhenaton, les deux de la 18^e dynastie, vers 1350 av. JC. On trouve à l'intérieur des gravures admirables de beauté et de finesse surtout des coiffures de femmes toutes avec le même style mais chacune avec une nuance qui la rend différente.

Nous avons fini notre parcours de la rive occidentale par le temple funéraire d'Hatshepsout qui fut surnommé «le Sublime des Sublimes». Il a une structure assez particulière, construit en trois terrasses de gradins reliées par deux rampes montantes ce qui fait la gloire de son architecte. Ce temple est adossé à une falaise ce qui rend ce site exceptionnel. Le temple est agrémenté de magnifiques bas-reliefs. Parmi les plus beaux sont ceux relatant l'expédition au pays de Pount (l'actuelle Somalie) et ses images de navires amenant des animaux exotiques et des matières précieuses.

De retour à Louxor, nous sommes allés au temple de Karnak. Karnak est en réalité un énorme complexe dédié au dieu Amon. Pendant les quelques 1500 ans qu'Amon était le dieu le plus important, Karnak n'a cessé de s'agrandir car chaque pharaon voulait édifier son propre temple pour le glorifier.

Dans cet immense ensemble peuplé de temples, obélisques, colosses, sanctuaires et pylônes tout est beau et imposant mais il y a un lieu qui va encore bien au-delà de ce que peuvent décrire ces deux adjectifs, la Grande Salle Hypostyle, la bien nommée «forêt de colonnes», une salle de 102 mètres de large sur 53 mètres de profondeur où se dressent 134 colonnes toutes décorées. Se promener parmi elles, en fin d'après-midi, quand les rayons de soleil commencent à décliner, est tout simplement une expérience magique.

L'étape suivante était Le Caire et notre première visite fut dédiée à la nécropole de Saqqarah, la plus vaste d'Égypte, et sa fameuse pyramide à degrés, tombeau du roi Djéser et de plusieurs membres de sa famille. Cette pyramide est l'un des monuments plus anciens du monde et l'ancêtre des pyramides de Gizeh.

Par la suite, nous sommes allés voir les pyramides de Khéops, Khéphren et Mykérinos. Même s'il s'agit d'une image largement connue à travers les représentations les plus diverses, se trouver au pied de ces pyramides n'en est pas moins un moment qui touche le sublime, un moment de grâce. D'ailleurs, en regardant le sommet de Khéphren et son reste de revêtement calcaire d'origine, d'une belle couleur claire, on peut bien s'imaginer l'effet qu'il devait produire, à l'époque, de les voir toutes les trois habillées pareillement.

Ici, face à Khéops, on ne peut pas s'empêcher d'expérimenter la même sorte d'étonnement et je dirais d'incrédulité que nous avons ressentis à Abou Simbel en pensant au génie de leurs bâtisseurs. Khéops mesure 230 mètres de côté et il a été constaté une appelons-le «erreur» de 20 minimales centimètres par rapport au côté opposé.

Avant de quitter les lieux, nous sommes passés

saluer le gardien du site. Le Sphinx avec son visage sévère et sa figure majestueuse continue toujours à recevoir la cohorte de pèlerins qui viennent rendre visite aux trois belles dames qu'il protège jalousement.

Après Le Caire nous avons mis le cap sur le nord, la ville d'Alexandrie où nous allons découvrir plusieurs merveilles : le Musée gréco-romain récemment rouvert après de longues années de rénovation, les catacombes de Kom El Chouqafa, la forteresse de Quait Bay et le point d'orgue de la journée, la Bibliotheca Alexandrina, bâtie à proximité de l'emplacement de sa légendaire aînée. Ici nous avons eu la chance de compter parmi nous, M. Aziz Abid, qui au sein de l'UNESCO avait joué un rôle de premier plan dans la création de la bibliothèque. Il a partagé avec nous quantité des informations et commentaires qui nous ont permis de beaucoup mieux profiter de la visite.

De retour au Caire, c'était le grand moment, tant espéré, de pouvoir connaître le Grand Musée Egyptien. Nous rêvions de ce grand moment depuis la présentation qui avait été faite au siège de l'UNESCO au mois de novembre de l'année dernière.

Tout simplement on croit rêver. Déjà la seule visite du bâtiment avec ses grands espaces lumineux et aérés peuplés d'œuvres sublimes méritait largement le déplacement. En entrant il y a la gigantesque statue de Ramsès II qui trône dans la galerie du rez-de-chaussée, on continue en montant les marches du grand escalier d'accès aux galeries supérieures entouré de statues magnifiques, on se perd en déambulant parmi une quantité de salles où, par exemple, se trouve la totalité du trésor de Toutânkhamon (quelques 4 500 pièces) provenant de sa tombe de la Vallée des Rois découverte par Howard Carter, on découvre ailleurs la

barque solaire qui se trouvait en contrebas de la pyramide de Khéops, méticuleusement démolie et précieusement gardée pendant des siècles, et enfin, à l'étage et à travers une immense fenêtre panoramique, les pyramides de Gizeh dans toute leur splendeur.

Nous avons fini notre voyage en beauté avec la visite de la ville islamique en parcourant la rue El Muez Le Dine Allah bordée de mosquées, palais, caravansérails, mausolées, écoles coraniques et hammams. Il s'agit des joyaux de l'architecture islamique mélangés à des échoppes de parfumeurs et des épices qu'on découvre dans une ambiance très animée. El Muez était le premier calife fatimide d'Egypte et le fondateur de la ville du Caire en 969. Cette rue était la rue principale du Caire médiéval. La célèbre mosquée-université Al-Azhar se trouve dans ce quartier.

C'est ici donc que se termine ce superbe voyage qui, sûrement, restera longtemps dans la pensée et les rétines des 24 voyageurs.





**Rendez-vous sur www.afus-unesco.org pour
des versions plus complètes des articles, des
vidéos,
et beaucoup d'autres ressources**